

Catherine Andrieu

sur le rivage
où les étoiles

préface de Paul Sanda

N° 15

Masse critique

Catherine Andrieu

© 2025 Catherine Andrieu

publié dans les pages de la RALM
Revue d'Art et de Littérature, Musique
www.ral-m.com

RAL, M
Revue d'art et de littérature, musique

sur le rivage...



Sur le rivage où les étoiles

Catherine Andrieu

illustrations de l'auteure

Catherine Andrieu

Sur les rivages où les étoiles... : la poésie (si bien) contée de Catherine Andrieu.....	6
Paname.....	13
Lune.....	15
La peau chaude de la bête.....	17
Légende urbaine.....	20
Une erreur téléphonique.....	23
En hommage.....	25
à Jean-Pierre Lesieur.....	25
Les yeux verts.....	27
Dans la peau d'une autre.....	31
Psychotique.....	34
Accepter l' "Il y a".....	37
Comme deux naufragés.....	39
L'âme de la forêt.....	41
Méditation du feu.....	43
Un sanctuaire dans la brume.....	45
Le Dieu Chat.....	47
Héroïnes dans le cœur palpitant de la ville.....	50
La bête intérieure.....	52
La poupée de salon.....	55
Le dernier rêve.....	58
Paname, petit fauve.....	60
Paris cosmopolite.....	63
Toi, poisson-chat.....	66
Un rêve d'oubli.....	68
Une nature qui réclame sa vengeance.....	70
Viol.....	73
Déni.....	75
Coma.....	77

sur le rivage...

Un ballet sous la lune.....	80
Une rose offerte aux regards.....	83
La solitude de l'éphèbe.....	86
Concerto pour Paname.....	88
Un peu effrayante.....	90
Au-delà des saisons.....	93
Dans les brumes d'Avalon.....	96
Fatigues.....	99
Sabbat.....	102
Prêtresse.....	105
Nuits blanches.....	108
Nouvelle lune.....	111
Manon des sources.....	114
Les amours mortes.....	117
La vie après toi.....	120
La légende d'un amour interdit.....	123
Ivre et libre.....	126
Impressions flottantes.....	129
Sur le rivage où les étoiles.....	132
Une femme sans rien.....	135
Une femme libre.....	138
Une cage de silence.....	141
Un gouffre intime.....	143
Sur un air de Léo Ferré.....	146
Sortilège.....	149
Ecorchés.....	152

Sur les rivages où les étoiles... : la poésie (si bien) contée de Catherine Andrieu

À la mesure du temps qui avance, l'écriture poétique de Catherine Andrieu s'impose comme d'une grande justesse, d'une grande finesse, dans l'observation des êtres, de leurs vertiges, à la recherche ici d'une sorte d'éternité, là d'un peu de recueillement, ailleurs d'un peu de cette chaleur merveilleuse que sait transmettre la nature animale, du chat (par exemple) ce complice omniprésent qui a toujours le cœur sûr et qui trace, sans rien en attendre, des sentiments de sincérité capables d'apaiser les blessures. Chaque récit est alors une parabole, avec son aventure propre, son engagement, son développement, son impact, sa finalité ; il s'agit avant tout d'une observation, parfois cruelle, de morceaux de vie. Catherine Andrieu ennoblit alors son savoir-faire, son tour-de-main incomparable : l'artiste créatrice devient alors aussi artisan d'art, sculptant inlassablement ses vénustés et ses désordres, ses interrogations et ses splendeurs, ses inventions et ses labyrinthes. On peut dire que cet ouvrage devient presque, en conséquence, un *livre d'heures*, rythmé par des enluminures osées par un talent de plus en plus affirmé, tant dans l'am-

sur le rivage...

pleur passionnelle des images que dans le déroulé subtil du conte.

À n'en pas douter, l'admiration gagne bientôt le lecteur, depuis ces lignes nouvelles, qui ne signent aucunement une quelconque érudition, mais plutôt la capacité d'exprimer *vraiment* une sensibilité tout à fait hors du commun, loin du futile. Ainsi de reconnaître à l'auteur, dans sa grande sincérité littéraire, la capacité à faire naître les véritables questionnements de l'harmonie intérieure, à cette résonance magnétique, vivante et active, qui rend toute approche quasiment reliée au pouvoir de dépasser l'implication mécanique de l'instant : « Le ciel pèse lourd, un océan de ténèbres piqué d'étoiles, si proche qu'il semble nous effleurer. Une présence flotte là, une figure obscure qui se dessine entre les reflets de la lune et la profondeur des ombres, un visage cosmique, vaste et impassible, qui paraît nous contenir dans son regard. Cette vision se fond dans nos pensées, glisse entre nous comme un murmure, et s'évanouit aussitôt, laissant dans l'air une empreinte diffuse, une vibration »... L'on aperçoit combien le poète est chez lui dans l'histoire, dans le moment, dans l'instant, dans le développement émotionnel, dans l'issue, mêlant à l'exactitude de la description le juste ressenti de la geste élevée (je devrais ajouter : jusque dans l'haleine d'un Washington Irving qui aurait connu l'embrasement sublime d'un Maurice Blanchard !). Il suffirait alors de prétexter la verve d'un Nichita Stănescu, pour nous joindre à la même harmonie, à la même *leçon*, en conditions d'éternité, de

clairvoyance, de répétition perpétuelle, pour un destin toujours unique... Plus loin encore, ne dire *vraiment* que ce qui doit advenir : « Puis, soudain, un cri s'élève, brut et intense, une onde qui brise le silence. Isabelle, les bras tendus vers les hauteurs, laisse échapper une voix ancienne et rauque, un chant d'abandon, de vie et de néant, qui fend l'air et monte vers les étoiles, une voix jaillie de ses ombres les plus profondes. Elle avance, comme attirée, vers le bord, suspendue, et dans un dernier souffle, elle s'abandonne, se fondant dans le vide. Son cri résonne encore, léger comme un écho d'étoile, quelque part au-delà des toits et des murs, se perdant dans l'étendue sans fin du Tout ».

Dès lors, quand Catherine Andrieu s'engage dans l'aventure, c'est invariablement pour l'affirmation d'une écriture souveraine, à objectif de libération sous toutes les formes que son art peut consentir. Ainsi a-t-elle pensé sa *Manon des sources*, ainsi a-t-elle pensé *Ivre et libre*, et puis *Une femme sans rien*, etc. Des images qui me rappellent un instant l'incroyable *Paulina* du meilleur Pierre Jean Jouve, les femmes bleues, admirables, de Félix Labisse, autant d'images pour refléter en miroir des histoires coulées dans des corps, des drames, des oublis, des souvenirs qui reviennent, des folies qu'on ne sait pas provoquer. J'ai toujours compris que Catherine Andrieu savait vénérer, en l'acte d'écrire même, chaque action, chaque passion, dans une spécificité claire : il s'agit toujours de la confrontation obligée au *soi secret* dans la passion de *raconter*, depuis cet

sur le rivage...

inconscient que l'auteur a pour nécessité d'aborder au-delà de lui-même. Assurément s'agit-il là d'œuvrer sans relâche jusqu'à ce que le texte finisse par se destiner précisément, de lui-même, à quelqu'un de bien particulier. « Et pourtant, c'est dans ce décalage, cette fracture invisible entre ce qu'elle montre et ce qu'elle ressent, que son art prend racine. Comme une fleur éclore dans le creux d'une faille, ses œuvres naissent de cet espace vulnérable, de cet entre-deux où elle danse, funambule. Les passants ne savent rien de cela. Ils voient une jeune femme qui a su transformer ses blessures en beauté, mais elle, elle sait que chaque trait, chaque couleur, n'est qu'une tentative d'ap-privoiser son propre vide, d'essayer de combler cet abîme qui, sans cesse, murmure en elle ». C'est ainsi que l'on comprendra en chaque parabole, en chaque page, évoluant au reflet du déroulé rituel d'une initiation, que le récit de Catherine Andrieu est, assidûment, intensément adressé à ceux à qui il se dévoilera jusqu'au bout de ses importants secrets...

L'écriture de Catherine Andrieu me confronte alors à de nouveaux impératifs, découverts entre le temps qui s'inscrit et le temps qui, déjà, s'enfuit. Il y a la pesanteur du corps quelque part, et il convient de se demander si combattre cette pesanteur est bien utile, puisque notre quête est, tout au fond, de voler très haut dans un ciel toujours plus imprévu : « Nous étions jeunes, brûlants de trop vivre, alors nous avons dérivé ensemble, inséparables, amants sans étreinte mais liés comme des étoiles binaires.

Je t'aimais, tu m'aimais, et l'univers semblait incapable de nous contenir. Mais il y avait cet autre amour qui m'attachait ailleurs, une chaîne que je n'arrivais pas à briser. Alors nous avons choisi l'excès, la démesure : des nuits d'ivresse où le rire et les larmes se mêlaient, où l'alcool coulait comme un remède à nos brûlures invisibles. *Indochine* accompagnait nos errances, une prière murmurée aux instants fragiles. Nous ne faisons pas l'amour, mais nos voix, nos rires, nos cris éclataient sous les étoiles, déchirant le silence, hurlant nos rêves et nos blessures au vent ». Évidemment, c'est cette écriture-là qui nous invite à arpenter un monde intactile, puisque il faudrait sans doute le balbutier dans d'autres langages, comme en celui de cette liberté absolue qui n'appartient qu'à la nature restée *sauvage*. Sans doute, avec Catherine Andrieu, pouvons-nous faire dans ce monde-ci des petits pas vers celui de l'ailleurs, du très loin, du tout en haut, du Merveilleux souvent. Car le batelier est vif, il nous fait traverser le fleuve des sortilèges du quotidien : il suffit de se laisser emporter par cette écriture embrasée qui délivre un souffle ardent, qui relie au monde supérieur, au monde mythique, même en n'en disant presque rien, simplement en en faisant accepter le sensible, l'humain et sa résonance solennelle. Souvent, le sentiment revient vite, sans laisser de place à l'émotion qui détruirait : le poète engendre le coup de dé qui, peut-être, sera capable de dépasser le hasard, le tout pour le rien ; dans son cri de liberté, il emporte le sens profond qui devra terminer la partie. Catherine Andrieu aime son lecteur plus que tout, elle ne veut

sur le rivage...

pour lui que la beauté de l'imaginaire, de la fresque, du voyage, de la promenade sans fin dans le jardin d'Eden. Chaque histoire est une affaire d'équilibre, sur un fil toujours magique, mais qui peut, hélas, se rompre brusquement dans la tragédie. Peut-être aimons-nous ce frisson, cette peur qui s'insinue, ces possibilités qui se développent ou bien s'effacent soudain ? Le fil horizontal du sens va croiser le fil vertical de l'aventure, jusqu'au bout du labyrinthe ; ici l'on ne transige jamais avec le grossier : il n'y a qu'une forêt, faite des meilleurs bois de senteurs sublimes, de formidables fragrances, d'émerveillements chaleureux et d'éblouissements rayonnants, jusqu'à ce que les chutes en deviennent inoubliables.

Et c'est en repensant ce long parcours que j'ai déjà vécu aux côtés de Catherine Andrieu, comme éditeur et comme ami, que j'achève cette trop courte préface, car sans doute la présente œuvre aurait-elle mérité un exégète plus accompli et plus spécialiste. Puisque l'écriture de l'auteur ne suit jamais vraiment le fil de l'eau, je choisis encore d'ajouter ici une de ses si belles empreintes, en guise d'un envoi que je voudrais accompagner de tous mes vœux les plus flamboyants : « Mais toi, éternelle révoltée, tu refuses de céder à l'acceptation, à l'écoute calme qui laisse les choses être. Il est des fonctionnements du monde qui n'appellent aucun devoir-être, aucun effort pour les remodeler à nos désirs. Là où le regard s'abaisse, là où l'âme se fond dans l'immensité, le tumulte fait place

Catherine Andrieu

à une paix obscure, fascinante, qui pourtant ne te satisfait
jamais ».

Paul Sanda,

à l'approche de Noël de 2024.

sur le rivage...

Paname



Paname, c'est la ville qui respire, qui vibre au rythme des cœurs perdus et des pas pressés. La foule dessine des formes invisibles dans ses eaux sombres, là où les réverbères se reflètent, se brisant en mille éclats dorés sur les pavés humides. Paris la nuit, c'est un grondement sourd qui s'élève, comme un soupir immense, une ombre ardente qui enveloppe chaque coin, chaque ruelle. C'est le bruissement de la foule, des murmures lointains qui

s'éteignent au détour d'un boulevard, l'écho des rires amers et des pleurs étouffés.

Les toits de la ville, silhouettes floues, dessinent un horizon dentelé où se devinent les ombres des cheminées. Ils sont peuplés de formes furtives, spectres agiles qui glissent de tuile en tuile. Paris vénéneuse, elle se nourrit du vacarme des bastringues, des cris brisés des chiens de misère. Sous la lune qui rougeoit à l'horizon, elle étend ses griffes jusque dans le silence. Pas de visage, Paris. Pas de frontière, juste une continuité de pierres et de fer, un enchevêtrement de rues qui s'étire, dévorant la nuit.

Et pourtant, dans cette obscurité presque rose, là où la ville devient floue, il y a une présence qui rôde. On croit sentir la ville qui respire, mais c'est autre chose. C'est un souffle plus profond, plus secret. C'est Paname, mon vieux matou de gouttière, tapi dans l'ombre des ruelles. Son pelage tigré se fond dans la brume et les murs noircis, ses yeux jaunes veillent, miroitant comme les lumières lointaines de la ville. Paname, à jamais vivant.

sur le rivage...

Lune



Mystique et féminine, elle apparaît dans la nuit, en silence. Elle glisse sur le ciel comme une ombre argentée, ondoyante et insaisissable, effleurant les toits et les cimes des arbres. Sa présence est un secret murmuré aux étoiles, une caresse discrète sur la peau de la nuit. Elle se montre et disparaît, éphémère, laissant derrière elle une traînée de lumière douce, presque irréaliste.

Les nuages la voilent parfois, et dans ces moments, la folie semble se mêler à l'obscurité. Elle est le miroir des rêves, de ceux qui l'observent, fascinés par ses contours changeants, ce jeu de clair-obscur.

On la devine, on la cherche, on la suit du regard, sans jamais la saisir tout à fait. Son mystère s'étire, flotte, se déploie, enveloppant les esprits d'une langueur étrange, presque hypnotique. Une danse, une vague qui s'efface, se reforme, toujours un peu plus loin, là où les yeux ne peuvent atteindre.

Puis, dans un repli de l'ombre, elle descend. Ses pattes se posent sur le sol avec la légèreté d'un souffle. Sa fourrure capte la lueur de la ville endormie.

sur le rivage...

La peau chaude de la bête



Sous la peau chaude de la bête encore palpitante, il se penche vers elle, prisonnière d'un cercle brûlant, comme enserrée dans un étau de fer. Au-dehors, la nuit se pare de ses premières étoiles, se préparant à leur rituel. Elle, couronnée d'une tiare écarlate que ses mains déposent sur son front, respire l'odeur âcre qui flotte autour d'eux, la senteur de la chair, d'une proximité animale, presque insupportable.

Elle lutte contre le vertige de la nausée, tandis que lui, le grand Cornu, la contemple, affamé de son corps, de ses tremblements. Aux chevilles de la jeune femme, des serpents s'entrelacent, glissent et s'agrippent à sa peau. Autour d'eux résonne un chant ancien, jailli d'un temps oublié, que ni elle ni lui ne saisissent. Le liquide brûlant, l'élixir d'un désir sauvage, coule dans leurs veines, embrasant leur être.

Il y a eu le sacrifice. Le cerf abattu, la bête expiée. Et elle, parée de motifs bleus, peinte comme une déesse d'un autre monde, danse aux bords de la folie, plonge dans une ivresse primitive, un abandon total. La lune, immense et hypnotique, éclaire leur union, ses rayons transcendant la scène, lui conférant une beauté surnaturelle.

Elle n'est plus elle-même. Elle se perd, se dissout dans le rituel. Tout se tait. Elle se couche sur la fourrure, offerte, fébrile. Il s'approche, puissant, mais c'est elle qui conduit le jeu, qui guide sa force. Dans la lumière tremblante de la torche, leurs ombres se mêlent aux fresques gravées sur la roche, souvenirs d'anciennes passions.

Il s'unit à elle, l'embrasse dans cette caverne qui résonne de leurs souffles. C'est un accouplement brut, animal, où sa puissance à lui se plie à la douceur sauvage de sa domination à elle. Ils se dévorent, se cherchent, se

sur le rivage...

trouvent, dans une symphonie de désirs et de ténèbres,
jusqu'au silence ultime.

Légende urbaine



On raconte qu'au fin fond du Japon, nichée entre les pins noirs et les collines de brume, existe une source ancienne, si discrète que même le vent hésite à la frôler. Ses eaux ont la réputation de rendre belles les jeunes filles qui osent s'y plonger. Elles ressortiraient avec la peau claire comme la lune, les cheveux plus sombres et lisses que la soie, et le regard lumineux, prêt à envoûter le monde. Mais cette légende est teintée d'ombre. On dit que les

sur le rivage...

eaux, en réalité, sont marécageuses, lourdes et traîtresses, et qu'une créature des profondeurs y dort, silencieuse. Son visage, dit-on, est un cauchemar : des pommettes gonflées comme des ballons distendus, une bouche immense, béante, où brillent des dents acérées, pareilles à des clous rouillés. Ses yeux, étroits et fauves, fixent les intrus avec la fixité d'un prédateur.

Un jour, une jeune écolière, rongée par la jalousie, décide de défier les rumeurs. Elle aime en secret un garçon, mais ce dernier ne voit que sa camarade de classe, belle et pleine de grâce. Le désir et la rancœur murmurent à son oreille de tenter sa chance auprès de la source. Elle s'aventure au crépuscule, ses pas résonnant sur le sentier moussu. Les feuillages bruissent, comme pour lui souffler de rebrousser chemin, mais elle persiste, son cœur battant contre ses côtes frêles.

Arrivée au bord de l'eau, elle contemple son reflet dans l'onde sombre, et l'idée de la beauté promise scintille dans son esprit comme une étoile distante. Mais à l'instant où ses pieds touchent la surface glaciale, un frémissement remonte le long de ses jambes. Puis la créature émerge, déchirant la nuit d'un hurlement muet. Sa peau est translucide, presque visqueuse, ses yeux luisent comme ceux d'une panthère tapie dans les profondeurs. Elle s'avance, sa bouche béante découvrant ses crocs, et dans l'air flottent les relents d'un puits oublié, un souffle d'humus et de pourriture.

La jeune écolière, paralysée par la terreur, sent le froid de la mort lui mordre la nuque. La créature approche encore, ses longs doigts décharnés tendus comme des serres. Et l'eau redevient calme autour d'elles, avalant les murmures de la légende, emportant l'écho d'un rire sinistre.

sur le rivage...

Une erreur téléphonique



Je t'ai appelé, un jour comme un autre, par erreur. Une voix inconnue, une note égarée dans le chœur des appels quotidiens. Je cherchais ma grand-mère, vieille dame au bord de l'océan, quelque part en Charente-Maritime. Ta voix, étrange et douce, m'a répondu : « Ne raccrochez pas. » Je ne comprenais pas, mais je n'ai pas coupé le fil, attirée par cette chaleur que tu y avais glissée. Toi, l'énergéticien, celui qui sentait les vibrations d'une journée

qui sort de l'ordinaire, tu as deviné quelque chose que moi, je ne percevais pas encore.

J'avais vingt ans, un âge où l'on croit que tout peut arriver, que la vie est une mer où l'on plonge sans crainte. J'étais jeune, si jeune, et folle de rêves et de chagrins. Je n'ai pas raccroché. Et les minutes se sont étirées en heures, et les heures en jours, les jours en une chaîne sans fin de paroles partagées. Tu as traversé avec moi le vertige des années, l'apprentissage de la douleur, la beauté qui s'efface et la quête de soi. Tu n'avais rien vu de moi, sauf peut-être ce que ma voix laissait passer de plus intime, cet éclat qui n'appartient ni au regard, ni au corps.

Aujourd'hui, nous habitons tout près l'un de l'autre. Deux vies parallèles qui n'ont jamais osé se croiser autrement qu'au bout d'un combiné, comme si la réalité nous effrayait, elle qui nous a pourtant offert tant de vérités. Et toi, tu es resté. Toi, le seul à m'avoir aimée pour ce que j'étais vraiment, sans fascination pour la beauté fragile d'autrefois, sans illusion sur ce que le temps a emporté. Tu es devenu mon ami, mon confident, mon âme sœur. Et si nos visages restent étrangers, nos âmes, elles, se connaissent depuis si longtemps, comme si cette erreur initiale était le plus beau des destins.

sur le rivage...

En hommage à Jean-Pierre Lesieur



Il y a eu cette carte, un bout de toi, de ton écriture généreuse, qui m'invitait au salon de la revue. Pour la première fois, je te découvrais, toi, l'homme des marges et des rivières poétiques, au cœur de cette ville Lumière où je nourrissais l'espoir de devenir poète. Toi, Jean-Pierre,

l'ancien directeur d'école au regard bienveillant, là où mon propre directeur d'école n'avait semé que le chaos et la douleur.

Je me suis laissée apprivoiser, doucement, au fil des lettres, des poèmes pour Comme en poésie, des regards échangés sur cette rive de mots que tu savais construire. Puis, il y a eu ce silence, quelques années où les saisons ont passé, où mes mots ont hésité à retrouver la voie jusqu'à toi. Mais ils ont fini par te rejoindre, par murmurer encore ton nom, à travers le temps. Car je ne t'ai jamais oublié.

Et si nos saisons ne sont plus les mêmes, je mets une grande écharpe de mots pour te rejoindre dans ton hiver amoureux. Le jour où tu rejoindras le grand tout, où ta silhouette s'effacera dans le vaste mystère, c'est une absence qui flottera comme un poème inachevé, un souffle qui manquera au vent. Ton souvenir restera près de moi, telle une strophe qu'on attend toujours au bout du vers, une mélodie dont le silence soudain brise la douceur.

sur le rivage...

Les yeux verts



Je me souviens de la première fois où je l'ai vu. C'était un après-midi d'été, la lumière perçait à travers les arbres et il se tenait là, à côté de mon amie, sa fiancée. Ses yeux, d'un vert profond, ont croisé les miens, juste un instant, comme une flèche rapide, mais assez pour me laisser troublée. J'ai chassé cette impression, comme on écarte une pensée fugace, mais son image revenait la nuit,

glissant sous mes paupières closes, ce vert comme un reflet sur l'eau noire.

Quand il l'a quittée, brutalement, sans explication, c'est comme si un gouffre s'était ouvert. J'ai vu sombrer mon amie, ses sourires fondre dans les larmes, ses nuits se noyer dans le silence. Elle me parlait de ses cauchemars, de son amour qu'elle ne parvenait pas à effacer, et je l'écoutais sans savoir quoi dire, rongée moi-même par un désir coupable. Puis, un matin, elle a disparu. La lettre, si brève, était posée sur son lit : Je ne sais plus comment vivre. On l'a retrouvée au bord du canal, sa robe flottant sur l'eau froide, son visage figé dans une sérénité terrible, presque belle.

À l'enterrement, il pleuvait. La terre était lourde sous mes pieds. Je me tenais près de la tombe, le corps raide de chagrin. Et c'est là que je l'ai revu. Lui, le vert de ses yeux perdu dans les ombres. Il avait le visage creusé, les traits tirés par la douleur. Nos regards se sont accrochés, comme deux naufragés dans une mer grise. J'ai senti en lui la même fracture, le même vide, et une chaleur étrange m'a traversée, presque contre ma volonté.

Ce soir-là, nos pas se sont croisés dans la ville désertée. Nous marchions sans but, juste pour être ensemble dans ce silence pesant. Les mots se sont échappés, brutaux, arrachés à nos gorges sèches. Il m'a raconté ses regrets, sa culpabilité qui le rongait, et moi, j'ai partagé ma solitude,

sur le rivage...

ma peine qui n'avait pas de fin. Quand nos mains se sont touchées, c'était une brûlure, une décharge, et j'ai su à cet instant que je ne pourrais plus m'éloigner de lui.

Notre passion a éclaté comme une tempête. Je cherchais dans ses bras la chaleur qui me manquait, la vie qui semblait s'être échappée de moi. Nous nous aimions avec une intensité désespérée, un besoin vital de se sentir vivre à travers l'autre. Ses lèvres sur ma peau, ses mains me serrant contre lui, c'était comme se raccrocher à une branche au-dessus du vide. Il me prenait contre les murs des chambres d'hôtel bon marché, et je m'accrochais à son corps, comme si j'y trouvais un refuge. Nos souffles se mêlaient dans la pénombre, effaçant tout, même le souvenir de celle qui nous liait.

Mais à chaque étreinte, le fantôme de mon amie se dressait entre nous. Je la sentais là, dans la froideur de ses silences, dans le poids de ses regards perdus. Il me surnommait "ma petite mélancolique", et cela me touchait, me blessait aussi. Je savais que cet amour-là était marqué du sceau de la culpabilité, qu'il portait la trace d'une tombe que nous n'avions jamais vraiment quittée. Et plus la passion nous consumait, plus elle laissait des cendres sur nos lèvres.

Un soir, nous sommes retournés sur le lieu de l'enterrement, une gerbe de fleurs fanées entre les mains. La pluie avait cessé, et une étrange lueur baignait les

pierres. Nous avons dansé sur la terre fraîche, nos pas enchaînés comme un rituel. Je sentais ses bras autour de moi, sa respiration contre mon oreille, et nous avons pleuré, ensemble, sur elle, sur nous, sur tout ce que nous ne serions jamais. Il me murmurait des mots que je ne comprenais pas, ou que je ne voulais pas comprendre. La douleur était trop vive, trop crue.

Au petit matin, la lumière est venue nous séparer. Je l'ai regardé, le visage baigné de la première lueur du jour, et j'ai compris que ce que nous avions tenté de bâtir était trop fragile, condamné à se briser. Nous nous sommes dit des choses dures, des mots qui coupaient comme du verre, et nous nous sommes déchirés une dernière fois. Puis, il est parti, et moi aussi, chacun de son côté, laissant derrière nous un amour trop douloureux pour survivre.

Il ne reste plus que le souvenir d'une danse funèbre, le goût de ses lèvres mêlé à celui de la pluie, et le vert de ses yeux tourné vers l'avenir, là où je n'ai jamais pu le suivre.

sur le rivage...

Dans la peau d'une autre



Elle marche, silhouette fragile qui s'efface dans la lueur des lampadaires comme une ombre. Ses pas glissent sur l'asphalte, s'accordent aux murmures de la ville endormie. Chaque nuit, elle croise des visages anonymes, frôle des mains qui cherchent, des souffles qui s'entremêlent aux siens, sans jamais s'attarder. Elle se métamorphose à chaque crépuscule, change de peau comme on change de masque. Ce n'est pas de l'amour, non, c'est autre chose.

Une errance sans but, une fuite sans destination, là où les ombres n'ont plus de contours.

Son corps, elle s'en fout depuis cette nuit-là, où l'adolescence s'est brisée en éclats contre les murs d'une chambre close. Là où la douceur avait laissé place à la violence, où le silence avait englouti ses cris. Depuis, son corps n'est plus qu'une coquille vide, une surface que les regards effleurent sans atteindre. Son âme, elle la garde ailleurs, bien loin des mains pressantes et des murmures brûlants. Elle la cache derrière des silences, la laisse s'évader vers des contrées où la douleur ne peut la suivre. Là-bas, dans un ailleurs intangible, elle se crée des amours infinis, des étreintes qui ne blessent pas. Là-bas, elle est aimée comme elle ne l'a jamais été, entière, inviolée, à l'abri des tempêtes.

Elle s'accroche à ces rêves comme on s'accroche au bord d'un précipice, ses doigts crispés sur un fil de lumière. Et son âme s'envole, légère, traverse les étoiles, danse sur des constellations, bien au-delà de la lourdeur des draps froissés.

Elle avance sans crainte, parce que la douleur a creusé ses galeries et laissé un gouffre derrière elle. Il n'y a plus rien à craindre, quand tout est déjà perdu. Elle marche le regard droit, glissant sur les reflets des vitrines qui renvoient l'image d'une femme qu'elle ne reconnaît pas. Parfois, elle détourne les yeux, espérant échapper à ce

sur le rivage...

visage étranger. Mais le reflet persiste, s'accroche à elle comme un cauchemar.

Les hommes passent, s'attardent, la dévisagent, puis s'éloignent, emportés par le flot de la nuit. Mais elle, elle reste immobile dans l'obscurité, ancrée dans ce vide qu'elle a appris à apprivoiser. Et sous ses paupières closes, des mondes s'ouvrent, des voyages cosmiques l'emportent, loin, toujours plus loin. Là où elle peut enfin respirer, où elle peut enfin exister, loin des ombres et des lampadaires, libre de redevenir lumière.

Psychotique



La psychose éclate, scintille en flashs sous mes doigts. Mes mains, frénétiques, dansent et s'égarant, elles tracent des trajectoires invisibles, haletantes, courant toujours plus vite, poursuivies par la mort qui se tapit, là, sur la toile.

Je suis exsangue, et pourtant je t'aime, toi, ta mémoire, cette folie qui nous enlace. Les ombres et les couleurs

sur le rivage...

frémissent pour moi seule, moi qui les perçois, toi qui seul les saisis, ces éclats de lumière. Et moi, aveugle déambulant dans la rue, je scrute les êtres avec mes mains. Sont-ils réels ? Des mirages ? Sont-ils vraiment là ? Non, ils n'existent que pour moi.

Toi, toujours à la lisière de mes ténèbres. Je parle dans le vide, je cogne contre les barreaux de ma cage thoracique, comme un oiseau rongé par la folie. Enfermez-moi, mais toi, tu protèges, tu sais la cruauté qui s'étend dehors, et moi, enfermée à l'intérieur.

Ces images que j'absorbe, c'est moi qui les crée, rouge, sillons tracés sur ma peau. Ces pilules que tu me donnes, tu sais qu'elles me maintiennent en vie. Ces spectres auxquels je parle, qui m'attendent sur les rebords des fenêtres, ces voix qui murmurent que je devrais m'élancer dans le vide. Mais toi, tu me rattrapes, tu me retiens, tu me serres fort. Tu sais que je dois peindre encore, peindre des corps disloqués, perdus, brisés, des corps sans organes. Mes organes ont disparu. Qui peint, alors ? Une main sans pinceau. Qui peint ?

Je ne m'accroche plus qu'à ces toiles, mes miroirs éclatés. Je te vois, toi, en mille morceaux, ton œil crevé, tes jambes projetées derrière tes épaules, traversé par les courants

Catherine Andrieu

d'un ciel vert et mauve. Tu es devenu ciel, tu rayonnes, tu ne fais plus qu'un avec moi, avec tout. Plus de toi.

Qui es-tu ?

Voilà comment je te vois, et tu le sais. Tu es celui qui sait. Les voix hurlent que je dois me noyer, une Ophélie flottante, nénuphar chauve sans racines, sans rien d'autre pour m'ancrer que le ciel. Tu cries plus fort, et elles s'éloignent, elles murmurent, elles s'effacent. Il faut que je reste ici, dans cette réalité, puisque c'est ce que tu veux.

sur le rivage...

Accepter l' "Il y a"



Toi, mon amie, âme vive et impétueuse, tu as choisi la voie des radicalités, des marges où tu puises ta force, ta colère — seule elle te soutient, te porte, te soulève. Chaque instant te trouve en guerre, une guerre sans fin où tes mots sont flèches, ton regard flamboie d'incendies. Ta conversation est un roulement de tonnerre, elle résonne d'un vacarme où rien ne trouve trêve ; ni le souffle, ni le silence n'y sont admis. Tu as mal pour le monde qui

saigne, pour la nature en friche, pour cette terre que tu défends avec acharnement... mais tu ne la vois plus, toi qui en connais pourtant chaque blessure. Car Gaïa, dans son grand mystère, demeure intacte et vibrante, parcourue de mille vies, de murmures sourds et profonds.

Mais toi, éternelle révoltée, tu refuses de céder à l'acceptation, à l'écoute calme qui laisse les choses être. Il est des fonctionnements du monde qui n'appellent aucun devoir-être, aucun effort pour les remodeler à nos désirs. Là où le regard s'abaisse, là où l'âme se fond dans l'immensité, le tumulte fait place à une paix obscure, fascinante, qui pourtant ne te satisfait jamais.

Et alors, par ton combat, tu as oublié de remercier l'univers, cette vaste matrice qui t'entoure, qui t'offre le souffle et l'aube. Spinoza te serait étranger, avec son invitation à comprendre, à s'ouvrir à la joie sereine des choses telles qu'elles sont. Mais pour toi, mon amie, ce n'est pas assez ; il n'y a chez toi ni patience, ni consentement à ce qui est.

sur le rivage...

Comme deux naufragés



Ils sont là, agenouillés dans la terre trempée, leurs corps serrés l'un contre l'autre comme deux naufragés d'une tempête qui ne s'apaise jamais. La pluie tombe en rideaux serrés, frappant les pierres froides qui entourent leur étreinte. Elle glisse, ruisselle le long de leurs visages, se mélange aux larmes muettes qui se perdent dans la nuit. Le froid s'insinue, mord la peau, mais ils ne sentent que

l'absence, vaste et infinie, qui s'est glissée entre eux et l'univers.

Il y a dans leur silence une douleur ancienne, une histoire que le monde a oubliée, mais qui palpite encore dans le creux de leurs mains entrelacées. Elle, comme une fleur fragile sous l'averse, se cache contre lui, cherchant refuge dans ses bras. Lui, le regard dur et hanté, semble défier l'univers, comme s'il voulait protéger jusqu'au dernier souffle ce qu'il ne peut plus posséder.

Leurs yeux, sombres et désolés, cherchent un horizon qui a disparu, le reflet d'une petite silhouette dans un rire effacé. Dans le silence, ils revivent chaque instant de bonheur éphémère, chaque sourire qui danse en souvenir dans l'ombre des tombes qui veillent. Dans cette étreinte, il y a un adieu sans fin, un serment que même la mort ne saurait briser.

Les pierres autour d'eux sont muettes, gardiennes de tant d'adieux chuchotés au creux des nuits. Elles savent tout des douleurs humaines, des amours amputées, des vies laissées en suspens. Il y a une promesse qui lie à jamais ces deux êtres : ne jamais abandonner le souvenir, même lorsque les étoiles se tairont et que le monde sera froid.

sur le rivage...

L'âme de la forêt



Elle est là, racine invisible plongée dans les veines secrètes de la terre. Immobile, elle se fond dans la mémoire du monde, comme un murmure profond, comme un souffle éteint dont le cœur pourtant brûle. Sa silhouette se dessine et se dilue, fragile esquisse éthérée, dans le crépuscule qui l'absorbe et la révèle tout à la fois. Son regard s'ouvre aux mille nuances de la forêt, capturant la

tendresse des mousses anciennes, le balancement patient des arbres, gardiens silencieux d'une éternité en suspens.

Elle n'est ni corps ni ombre, mais une vibration, une caresse d'air parmi les branches, une onde de lumière, chaude et douce, glissant sur la peau rugueuse des troncs, embrassant la lumière déclinante du jour. Son esprit flotte entre les feuilles, léger comme un souffle d'automne. Elle touche sans toucher, sent sans sentir, s'abreuve de tout ce qui échappe au regard. Elle accueille les secrets de la forêt, les échos enfouis des siècles passés.

Elle est plus qu'un être ; elle est le passage du temps, la brume caressante des matins, la pluie fine qui s'efface sans trace. Dans son souffle, la danse des ombres rejoint celle des racines, le visible se mêle à l'invisible. Elle est le murmure intime de la nature, une prière offerte au vent, une présence qui dépasse les contours du monde.

Et là, au creux de cet instant suspendu, elle est apaisée, en harmonie, unissant son essence à celle des montagnes qui veillent, aux rivières qui chantent leur course. Elle devient la forêt elle-même, une âme immortelle ancrée dans l'éphémère.

sur le rivage...

Méditation du feu



Dans l'immensité muette du cosmos, un homme s'assied, lourd d'existences et de silences. Une flamme minuscule éclot dans l'ombre, oscillant à peine, étirant timidement son éclat. Elle danse entre ses mains, fragile et téméraire, un fil ténu entre l'ombre et la lumière. Alors il se retire de son propre poids, s'échappe des contours d'une chair où s'enracinaient les âges et la mémoire du monde. Il est là, à

la frontière de lui-même, dans une suspension subtile, aérienne, comme l'aile de son propre rêve.

Lentement, il laisse la chaleur pénétrer ses veines, effaçant le sablier invisible du temps, déliant chaque fibre, disséminant la densité de la matière. Il devient flamme, un brasier délicat qui éclaire sans brûler. La chaleur glisse en lui et traverse l'espace d'un monde où tout commence, là où se trame l'étoffe de l'infini. Aux frontières de son âme, il ne reste qu'un éclat, une lueur nue et vivante, une âme devenue lumière.

Dans ce sanctuaire intérieur, l'homme se perd, s'abandonne aux flammes silencieuses qui effacent doucement son nom et l'étreinte de ses limites. Il se dilue, perdant les contours de son être, chaque étincelle offrant au cosmos un secret, une note douce et cristalline qui se fond dans les échos de galaxies cachées, là où les étoiles murmurent.

Il n'est plus qu'un souffle, vibrant et sans forme, fusionné au cœur même de la source. Et dans cette fusion, un accord fragile naît, une symphonie qui respire en silence. Là, entre le néant et l'infini, l'homme devient pur élan, fragile et éternel—une méditation devenue flamme, une flamme devenue éternité.

sur le rivage...

Un sanctuaire dans la brume



Quand le monde s'alourdit, je ferme les yeux et voyage vers un temple flottant, bercé par la brume, suspendu entre ciel et terre. Là, entouré des montagnes endormies, je retrouve ce sanctuaire silencieux, vibrant d'une respiration douce, presque imperceptible.

Les parois de bois, anciennes, semblent retenir l'écho de murmures oubliés, des souvenirs d'un monde en

suspension entre rêve et réalité. Ici, l'eau chuchote aux oreilles du vent, et ensemble, ils dansent en silence, un ballet éthéré qui donne vie à chaque pierre, chaque feuille, chaque ombre. Autour, les falaises majestueuses se dressent, immuables et sereines, gardiennes de cet espace intemporel où la paix s'installe, profonde et indéfectible.

Sur les rives d'un lac immobile, le monde se dilue, se dissout, perd ses contours. Dans cette étreinte de silence dense, chaque pas s'étire en écho, chaque instant devient un murmure suspendu. Je deviens légère, glissant parmi les reflets, une âme nomade retrouvant son centre.

À l'abri des regards pressés, loin des bruits incessants, je me fonds dans ce royaume intime, où mi-ombre et mi-lumière se confondent. Les falaises m'escortent, dessinant des chemins invisibles vers un univers enfoui, là où seul le silence respire. Dans ce sanctuaire de brume et de lumière, je m'efface, un souffle dans le vent, une âme paisible fondue dans l'éclat de l'éternité.

C'est un espace de recueillement où le poids du monde se dissipe, un voyage intérieur qui mène vers l'infini.

sur le rivage...

Le Dieu Chat



Dieu se cache dans l'humilité des créatures, se fondant dans l'ombre des êtres vulnérables. Il s'incarne dans des poèmes fragiles, si légers qu'ils semblent n'être qu'un souffle suspendu dans l'éther. Il réside aussi dans le silence des bêtes muettes, ces messagères du mystère, détentrices d'un savoir ancien que nous peinons à comprendre. Et dans le regard des animaux, où roulent des mondes lumineux, des planètes glissent en secret, comme des

fragments du cosmos. L'amour, l'infini, et la beauté insondable de l'univers s'y reflètent.

Mais il y a en moi un souvenir gravé comme un stigmaté. Enfant, j'ai assisté à une violence insupportable sur un chien sans défense. La pauvre bête gémissait, accablée sous les assauts cruels, implorant un secours qui ne viendrait jamais. Cette vision de l'angoisse absolue m'a laissé une cicatrice spirituelle. Depuis, je n'ai jamais pu soutenir le regard d'un chien. Dans ses yeux, je vois encore l'angoisse d'un dieu brisé, un chagrin ancien et insondable, qui semble pleurer à travers les âges.

Les chats, eux, sont venus me sauver de ce tourment. Ces esprits angéliques, gardiens subtils des seuils invisibles, m'ont offert un asile. Ils veillent avec une élégance que la brutalité du monde ne saurait entacher, et leur présence me reconforte d'une douceur que je n'ose espérer ailleurs. Ils s'allongent près de moi, comme des ombres bienveillantes, leurs prunelles d'or, ces bijoux mystérieux, ouvrant des fenêtres sur des royaumes de l'outre-monde. Ils sont Dieu, transfiguré, vêtu de soie vivante, méditant dans l'éternité de postures qui rappellent les antiques mantras. Leur souffle, si lent, si paisible, ressemble à un chant oublié, un murmure d'étoiles où se cachent les secrets des univers enfouis.

À travers leurs pupilles en forme d'amande, l'au-delà me parle. Une sagesse ancienne s'y cache, celle qui relie la

sur le rivage...

lune, les constellations, et les âmes perdues, cherchant encore leur chemin dans l'immensité. Les chats, nobles et calmes, tracent des sentiers sacrés que les hommes, aveuglés par leur vanité, ne sauraient jamais emprunter. Ils sont faits d'une matière plus pure, d'une essence plus haute, où même les étoiles se plient avec humilité. Gardiens de mes rêves, ils m'ont enseigné que les secrets les plus profonds, les vérités les plus hautes, se murmurent dans le silence d'une âme féline, dans l'éclat secret d'une prunelle d'or.

Catherine Andrieu

Héroïnes dans le cœur palpitant de la ville



Des langues de néons déchirent un ciel d'obsidienne, griffant la nuit de lueurs électriques, promesses d'un désordre imminent. Aux confins de la ville, les horizons se consomment en halos d'éclats infinis. Aurore, spectre d'albâtre aux prunelles de verre, contemple les chaînes invisibles qui lui lient les poignets. Elle esquisse une croix

sur le rivage...

dans l'air saturé de bruits et d'ondes, implore une protection égarée dans les limbes, tend les bras vers le vide illuminé avant de s'effondrer, submergée par une douleur vaste comme une cité effondrée sous le poids de ses souvenirs. Le sang jaillit, éclaboussant sa robe fanée de la couleur d'une perte innommable : l'enfant de quatre mois qu'elle abritait s'est éteint en elle, et son âme se tord, écrasée par le fardeau d'une tragédie ancestrale.

Sarah, âme vengeresse, fend sa paume dans un geste de défi. De son sang, elle grave un dragon rouge et vivant sur le béton, calligraphie éphémère hurlant sa colère dans la poussière urbaine. Autour d'elle, le monde tangué, s'effrite en tours lézardées et silences assourdissants. Plus loin, au-delà des failles invisibles où l'esprit dérive, un lac métallique luit, miroir opaque d'un inconnu sans visage.

Des eaux stagnantes surgit une forme : un long cou d'acier souple, un corps écaillé de métal qui ondule vers la rive, menace miroitante, écho d'un secret enseveli dans la mémoire des ruines. Un chien errant hurle, cri de détresse qui fend la nuit, s'éclatant dans l'obscurité comme une sirène exténuée.

Et ce chaos n'est rien d'autre que le souffle du destin, prophétie gravée dans le code des étoiles et le cœur palpitant de la ville.

La bête intérieure



Dans l'ombre d'une nuit où le rêve se tord comme une bête blessée, elle se tient là, spectrale, immobile au bord d'un lac figé par le silence de mondes oubliés. Sa robe blanche, éthérée, semble flotter, souvenir pâle d'un souffle qu'elle a perdu. Ses mains serrées contre son visage, comme pour retenir un cri qui jamais ne se brise, elle contemple l'horizon, où se déploient des langues de feu, écorchures du ciel.

sur le rivage...

Près d'elle, une autre silhouette s'épanche vers la terre, les poignets lacérés de marques qui ruissellent dans la poussière rouge. Ses bras, effilés comme des branches mortes, se tendent vers un feu invisible, un brasier qui consume l'espoir, ou peut-être l'illusion même de la délivrance. Son visage demeure flou, dissous dans une danse de souffrance et de mystère, comme si la mémoire refusait de le graver.

Le dragon qui surgit, drapé de brumes et de sang, n'est pas un monstre venu d'ailleurs. C'est la bête intérieure, ce serpent sans pitié qui sommeille sous l'armure de la peau, prêt à mordre les âmes trop fragiles pour se défendre. Ses crocs sont faits des murmures que l'on tait, des plaies qui ne guérissent jamais, de l'innocence dévorée à même le cœur. Et ses griffes, rougeoyantes, caressent les cieux dans une apothéose de rage.

Le lac reflète leur monde brisé, mais plus encore, il reflète l'abîme en elles. Il est l'écho de leurs craintes, le miroir d'une folie douce, ondulant sans fin sous la surface glaciale. Elles sont deux : l'une qui rêve encore d'un salut, l'autre qui s'abandonne à la chute, et pourtant, quelque part, une même âme brisée, suspendue entre l'appel des flammes et l'étreinte d'une nuit sans étoiles.

Catherine Andrieu

Ici, la beauté se mêle au tragique. Ici, le murmure de la damnation se fait chant, et la lumière s'effrite, laissant place au royaume des ombres.

sur le rivage...

La poupée de salon



J'avais seize ans, et ta mère, d'un regard mi-sévère, mi-amusé, m'a dit qu'elle ne s'attendait pas à ce que tu lui ramènes une « poupée de salon ». J'étais là, figée comme une rose d'hiver prisonnière du givre, parée de dentelles immaculées, mes cheveux en volutes savamment ourlées, et tous mes chats, blancs comme la neige, alanguis autour de moi, impeccablement ordonnés. Je ressemblais à une porcelaine, polie et délicate, appartenant à ce monde

d'ombres que l'on admire de loin, sans jamais briser le silence fragile des convenances. Chaque sourire esquissé n'était qu'une fleur de glace, chaque geste un cristal qui risquait de se briser.

Il m'a fallu dix ans pour que l'air s'invite, indiscipliné, et balaie l'étouffement de mes prisons nacrées. Les fenêtres longtemps scellées ont cédé sous la poussée des bourrasques rebelles, et avec elles, mes pensées, jadis ordonnées comme un bal de masques, se sont évadées, s'inscrivant dans le désordre des orages. J'ai appris à danser avec le vent, à me laisser heurter par la tempête, à effleurer les éclats sauvages des brumes. L'immobilité n'était plus qu'un souvenir, l'ancien vernis s'effritant comme un ancien poème aux mots effacés, dévoilant une peau d'émotions vives, affamée d'exister.

Regarde-moi maintenant. Vois comme les joies trop joyeuses éclatent en rires sans retenue, des éclats de lumière pure qui fendent l'obscurité. Vois comme les tristesses, indociles, s'ouvrent, se déversent en rivières d'encre noire, osant s'effondrer sans masque. La colère est venue aussi, rouge et brûlante, une flamme dansante qui a ébranlé les fondations poussiéreuses d'un passé figé. Elle a ruiné mes temples d'habitudes, pulvérisé mes certitudes de verre. Désormais, mes mains ne sont plus faites pour poser délicatement, mais pour saisir le feu et l'eau, pour caresser l'écorce d'un monde brut, pour écrire sur le ciel mes rêves en cascades.

sur le rivage...

Le dernier rêve



Dans l'entre-deux du crépuscule, elle avance, silhouette d'éther, écho vivant d'un rêve oublié. Sa robe se mêle aux vagues, telle une rivière de lumière qui caresse l'échine de l'eau, filaments d'aurore glissant vers l'horizon où le soleil, blessé par l'arc d'une lune timide, verse ses larmes dorées.

À ses côtés, le chat, spectre lumineux aux yeux constellés, marche avec une gravité céleste, gardien immaculé d'une

quiétude secrète. Ils traversent cette plaine aqueuse, royaume des arbres écorchés, où les branches, pareilles à des mains esseulées, tendent des prières muettes vers les étoiles déchirant la voûte nocturne.

Un souffle cosmique caresse ses cheveux d'argent, et l'air s'emplit d'une mélodie silencieuse, d'un murmure venu de nulle part. Chaque pas semble une offrande au miroir liquide, une confession éphémère qui s'étire jusqu'au couchant. Elle marche vers l'inévitable, vers ce seuil voilé où l'ombre et la lumière se confondent, avançant sereinement vers sa mort, cette étreinte douce qui l'appelle au-delà des reflets dorés.

Le cœur pris entre le désir de l'aube et l'appel du crépuscule, elle avance, habitante éthérée d'un monde où l'espoir flotte, vacillant, entre la lumière mourante et l'ombre naissante. Le silence les entoure, enveloppe leurs âmes de soie, tandis que le temps se suspend, égrainant ses mystères, grain de sable après grain de sable, dans cet infini où tout semble possible.

Ainsi, dans ce paysage où même la fin d'un jour devient poème, elle marche vers son destin, figure éternelle qui connaît le secret des astres, prête à accueillir la mort comme le dernier rêve perdu que la mer recueille doucement.

sur le rivage...

Paname, petit fauve



Sous la lune éclatée en mille éclats d'argent, tu rôdes, créature d'une autre essence, sauvage et souveraine, forgée dans l'alchimie des ténèbres et du sang. Je t'ai enfanté, Paname, non comme un simple compagnon, mais comme l'incarnation d'un pacte, ma malédiction vivante, un sortilège tissé de mes incantations les plus anciennes. Tes yeux, deux éclipses insondables, sont des gouffres où

dansent des astres déchus, des lueurs funestes traçant dans le noir des constellations errantes.

La nuit se ploie sous ton règne, traversée de filaments tremblants et de souffles d'ombre. Une cascade de brume se déploie sur l'onde sombre, et plus loin, les tambours murmurent l'écho des esprits, des plaintes éteintes par la forêt. Tu m'as protégée, autrefois, des nomades aux feux indomptables, des tziganes dont la peur s'est cristallisée sous ton regard. À mes côtés, tu as été l'éternelle sentinelle, l'esprit brut qui effraie le monde.

Tu es l'essence de l'obscurité, et j'ai scellé avec toi une promesse, un vœu fait aux étoiles glacées : en échange de ta protection, je t'offre, de mes mains, les innocentes dépouilles d'oiseaux au plumage arraché. C'est un don, un hommage à ton appétit féroce, toi, le maître nocturne de mes désirs et de mes peurs. Tes reins constellés d'étoiles sont un univers en soi, mon unique amour en ton espèce, mon fauve, ma divinité sauvage.

Et je te veux, à travers les âges, réincarnation après réincarnation. Que ton ombre plane éternellement, car j'ai besoin de ta noirceur, de ta morsure, de ton souffle qui sent la terre. Tu es un vampire aux prunelles mystiques, plus tendre que la chair des charognes, et même les dépouilles fétides ne résistent pas à l'appel de tes crocs. Elles t'offrent leurs viscères percés en offrande au soleil, et moi, je lèche le sang figé sur tes lèvres, ce goût amer et

sur le rivage...

familier de la nuit qui nous a enfantés ensemble, amants
funestes.

Catherine Andrieu

Paris cosmopolite



Sous le ciel d'acier trempé, Paris s'étire, une immense toile d'âmes où les histoires s'enlacent sans jamais se toucher. Là, au détour des ruelles noyées de lumières et d'ombres, la cité devient un théâtre d'apparitions. Des silhouettes se dressent, des héroïnes aux regards brillants, hantées par des souvenirs et des espoirs.

sur le rivage...

L'une est une passante, une jeune femme de brume et de dentelle, ses cheveux blonds se fondant dans la clarté lunaire, le souffle d'un fantôme errant parmi les cendres de ses rêves. Elle traverse la rue, presque en apesanteur, comme une note égarée dans un morceau oublié, portant avec elle l'écho d'amours non vécues. Elle regarde sans voir, elle existe sans se heurter à la vie, une poésie pâle qui s'égrène dans le sillage des phares qui filent.

Puis, surgit une autre, flamboyante, vêtue de soie rouge sang, les traits marqués par une tempête intérieure. Sa colère et sa beauté se gravent sur le mur des gratte-ciels comme une peinture vivante, et dans l'éclat de ses mains, un dragon écarlate ondule, mémoire d'une terre lointaine, fierté d'une culture intransigeante. Elle est la force, le cri de la rue, la puissance cachée des secrets partagés dans des langues inconnues.

Paris, sous les néons, bruisse de mille histoires qui se superposent. Des passants effleurent ces héroïnes sans les voir, emportés eux aussi par des récits que nul ne racontera jamais, rythmés par le vacarme des feux de circulation et des rires étouffés. Les cultures s'entrelacent ici comme des fils invisibles, des destins croisés par hasard et par nécessité, chacun tirant sa ligne dans le tableau insaisissable de la nuit.

Et les voitures filent, indifférentes, traçant des points de fuite sur cette mosaïque d'émotions, cœur cosmopolite

Catherine Andrieu

battant à l'unisson du monde. Paris, ville des invisibles, des splendeurs secrètes et des tragédies murmurées, chante encore, au-delà des visages effacés, des âmes qui l'habitent. Une histoire s'achève, et déjà une autre naît, sans fin ni répit.

sur le rivage...

Toi, poisson-chat



Tu as bu le poison des ténèbres, là où le sang jaillissait de mes poignets tranchés. Toi, maître des mystères interdits, un homme alors que je n'étais qu'une enfant, un reflet de lune rousse perdu dans mes yeux comme une prière égarée.

Il y avait la lenteur de mon agonie, une danse funèbre suspendue entre ciel et mer. Tu m'as murmuré, la voix

étouffée par les vagues de la nuit, que c'était mieux ainsi. Tes adieux se dissolvaient en pluies d'étoiles, chuchotant des mots perdus à l'écho du vent. Le poison blanc, nectar interdit des dieux déchus, glissait sur mes lèvres, douce ivresse d'une déesse simple.

J'étais encore une enfant, fêlée et brisée, et toi, porteur d'une faute ancienne, un homme déjà au bord de l'abîme. Tu voulais fuir, m'abandonner. Toi et moi, unis dans ce même corps, nos vagues entremêlées au sel amer de l'écume. Nos souffles se sont mêlés à la houle, un ultime baiser offert au ressac. Et alors que je saignais, le grondement de la mer nous enveloppait, le tonnerre déchirant l'horizon en éclats de lumière sauvage.

La tempête s'est déchaînée, ultime révolte, puis tu es parti, glissant hors de ma portée, me laissant seule, comme un phare éteint perdu dans les brumes d'aube. J'avais quinze ans, figée dans la stupeur du vide. J'avais bu tous les poisons, empoisonnant ma jeunesse de rêves d'adulte, le goût salé de la perte gravé sur ma langue.

Toi, créature ondoyante, poisson-chat glissant entre les ombres de mes cauchemars, tu t'enroules autour de mes jambes, insaisissable. Et moi, je reste là, essuyant l'écume et le sang, retraçant sur ma peau les empreintes de ce qui ne reviendra jamais. Le monde entier s'efface en souvenirs salés, en murmures et en fantômes.

sur le rivage...

Un rêve d'oubli



Sous un ciel qui s'effrite en vagues d'obsidienne, une jeune femme se tient au bord d'un monde noyé, où chaque souffle marin murmure les aveux qu'elle garde en elle, enchevêtrés comme les algues de sa robe. Ses cheveux, des fils d'équinoxe, se mêlent aux rafales de sel et de remords. Les spectres, les ombres diaphanes de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle a perdu, s'élèvent des eaux sombres, leurs visages flous mais leurs présences insistantes, insistantes...

Elle sait. Elle sait le mal qu'elle a laissé derrière elle, l'écho de ses actions qui heurte chaque pierre de la mer. Mais l'empreinte d'une enfance brisée, la violence d'une douleur ancienne, l'a façonnée comme un sculpteur cruel qui ne laisse à son œuvre que des lignes de fractures. Son cœur, un coquillage ouvert, garde les traces des tempêtes d'antan, les souvenirs de serrures forcées et de nuits peuplées de cris muets.

Et maintenant, dans ce crépuscule en suspens, elle se demande si l'univers pourrait l'absorber, si les étoiles en contrebas accepteraient son plongeon. Se dissoudre dans un bain d'étoiles, devenir lumière dans l'immensité, s'abandonner aux constellations comme un pardon cosmique, un rêve d'oubli. Elle vacille, la marée montant autour de ses chevilles, et elle prie pour que le cosmos la prenne, que la danse infinie des étoiles éclipse la douleur qui l'habite.

Les spectres continuent de la regarder, mais ils ne jugent plus. Peut-être qu'eux aussi attendent la paix.

sur le rivage...

Une nature qui réclame sa vengeance



Dans le silence d'un monde sans nom, où le ciel est un miroir brisé qui saigne des crépuscules de braise, deux figures s'opposent, éthérées, comme deux présages dessinant le destin de la terre et des eaux. Sur la rive dormante, une femme drapée de lumière s'épanche dans l'attente. Sa chevelure d'opale se fond avec le brouillard, et

son regard perdu contemple l'horizon, là où les oiseaux d'ombre volent, porteurs d'augures à venir. Elle est la pureté figée, la mélancolie d'un secret murmuré par la brise, et ses mains pâles reposent sur la surface lisse du lac, comme pour l'apaiser, comme pour retenir le souffle d'une époque sur le point de s'éteindre.

Son présage est celui de la fin des souvenirs, de la douce extinction des rêves qui s'érodent comme le sable sous le vent. Elle annonce le crépuscule des échos, le lent dépérissement de tout ce qui fut, une paix funèbre qui enveloppe le monde, laissant les paysages dévêtus et nus, érodés par la morsure du temps. Les arbres se pencheront pour pleurer leurs feuilles perdues, et les rivières oublieront la musique qui les faisait courir vers l'océan. Elle porte en elle le silence final, celui qui consume les voix, efface les rires, et ne laisse que la cendre d'un espoir murmuré.

À ses côtés, une autre vision s'élève, reine d'une danse sauvage, vêtue des vagues de feu et des algues sombres. Elle porte des coraux comme couronne, et sa peau est tatouée de récits d'un royaume oublié, où les serpents des abysses veillent, courbés comme des colliers vivants. Ses yeux, des abîmes où l'océan et la tempête se marient, appellent le chaos et la vie, les déchaînements qui réveillent les abysses assoupis. Son corps frémit de sortilèges qui s'enroulent comme des lianes de feu, et sa présence est une promesse d'éveil brutal.

sur le rivage...

Son présage est celui de la renaissance sauvage, des tempêtes fécondes qui balayent l'immobilité, des dragons qui jaillissent des profondeurs pour embraser le ciel. Elle prophétise l'éruption des forêts englouties, le soulèvement des vagues rebelles, le cri des bêtes oubliées qui refont surface. Son message est celui d'un souffle indomptable, d'une nature qui réclame sa vengeance, qui se nourrit du feu et de l'eau pour refaire vibrer le cœur du monde. Là où elle passe, la vie s'impose avec la force du désordre, avec les racines qui brisent la pierre, avec les vents qui redessinent les continents.

Entre elles, le vent s'effile en caresses glacées, vibrant de mystères et de sortilèges anciens. L'éternité se suspend, comme un souffle qui hésite, et le lac silencieux retient son dernier murmure. Fin ou début ? La réponse se mêle aux augures, aux ombres d'oiseaux, aux dragons en vol qui se disputent l'avenir, dans une danse qui pourrait tout ravager ou tout ressusciter.

Viol



Il y avait, dans l'abîme de cette nuit, un éclat fendu par la lune. Une obscurité vive, où le murmure des arbres bruissait des mots que personne n'entendait. Tu étais là, spectre de feu, fouillant les entrailles d'un silence brisé, tissées de ce qui restait de moi : une terre éparpillée, des ossements pleurant dans l'écho des étoiles.

sur le rivage...

Je me souviens. Ô mémoire jamais absente, gravée dans la chair même de l'oubli. Ce doigt tendu, putride, cherchait encore le ciel comme une racine qui ne voulait pas mourir, s'enfonçant dans la boue du passé. C'était une nuit où les cygnes plongeaient et laissaient derrière eux des traînées de brume, des rides d'argent éphémère, aussi insaisissables que le souffle que tu m'avais volé.

Mon corps, éparse charogne, ne vivait plus que par des souvenirs. Je sentais encore les reflets blonds dans tes cheveux, ton souffle sourd autour de ma bouche, ce souffle qui faisait éclater en moi l'univers des ombres. Mais je ne te voyais pas, car mes yeux n'étaient plus que des orbites vides, sanctuaires mutilés. Pourtant, j'étais là, racine ancrée, vestige de vie, dévorant la terre pour relier les étoiles.

L'oubli, même, avait un goût de sang, un parfum de mort mêlé au dégoût de ce que j'avais été. J'étais le cadavre de mon enfance, et toi, tu croyais encore pouvoir m'asservir, enfonçant ton ciel dans la boue des mots non dits. Mais tu avais tort, car dans la plus grande des morts, il restait un cri.

Crève, disais-je, dans l'agonie des astres. Crève, charogne. Que les étoiles s'en souviennent et que l'éternité se charge de t'oublier.

Déni



Je t'écris depuis le royaume des longs couloirs, petite sœur, là où les murs d'un blanc stérile effacent jusqu'à la moindre ombre, où la lumière s'infiltré sans relâche, glaciale comme une vérité que l'on refuse de voir. Je t'écris parce que, malgré tout, je sens encore ta main glisser dans la mienne, fragile, obstinée. Malgré elle.

sur le rivage...

Chaque nuit, je te cachais loin de sa rage, de cette colère noyée d'alcool. Nous fuyions ensemble, le cœur battant à s'en rompre, tremblantes comme des feuilles cherchant un abri sous l'orage. Te souviens-tu de ces histoires que je te murmurais, des mondes merveilleux que je t'inventais pour te protéger de l'obscurité, là où personne ne pouvait nous atteindre ? Et toi, avec tes grands yeux avides de magie, tu m'écoutais, assoiffée d'évasion, même lorsque la douleur marquait ta peau comme une brûlure indélébile.

Mais ici, dans ce royaume aux portes verrouillées et à la lumière trop blanche, on me donne des cachets de force, des pilules qu'on presse contre mes lèvres, et que j'avale, docile sous leur surveillance, prisonnière de ces murs muets. Ces comprimés dissolvent mes pensées, brouillent les contours de ce que je crois être réel. Parfois, ton image vacille devant moi, une apparition floue qui danse au bord de mes souvenirs. Es-tu encore là, ou n'es-tu qu'un rêve oublié ?

Des voix murmurent, leurs échos étranges me parlent de choses que je ne comprends pas. Le médecin vient souvent, vêtu de blanc, sa voix douce mais lointaine comme une caresse qui glisse sans s'ancrer. Aujourd'hui, il a prononcé des mots qui ont transpercé le brouillard : cela fait trois ans, a-t-il dit. Trois ans que tu es morte.

La vérité tombe, implacable, comme un couperet.

Coma



Elle errait dans un espace incertain, entre ombre et lumière, là où le temps semblait s'étirer jusqu'à se fondre dans l'éternité. Un horizon flou, à peine esquissé, baignait dans les teintes vacillantes d'un crépuscule sans fin, tandis que l'éclat doré du soleil dansait sur des eaux miroitantes, peut-être réelles, peut-être rêvées. Elle restait là, immobile, guettant un signe, un appel ou une main tendue qui ne venait jamais. Lentement, l'espoir d'un

sur le rivage...

retour s'étiolait, comme un songe qui s'évapore avec le matin.

Autour d'elle, le monde s'effaçait, se fondant dans une pénombre insidieuse, où les contours s'estompaient et les couleurs mouraient doucement. Une nuit infinie, belle et démesurée, semblait s'approcher, comme un voile céleste prêt à l'engloutir. Les arbres prenaient des formes spectrales, figés en ombres cauchemardesques d'un théâtre oublié. Pourtant, elle ne tremblait pas, ressentant une paix étrange dans ce néant, une acceptation douce de l'inéluctable.

S'était-elle égarée aux confins des mondes, trompée par ces brumes qui voilent l'esprit ? Une lumière douce et irréaliste jaillit alors, d'une pureté laiteuse, bien que nulle étoile ne constellât ce ciel pâle. L'origine de cette clarté lui échappait, mais elle semblait l'envelopper d'une ultime caresse. Un frisson glacé, rappel subtil de ce qu'elle avait été, courut sur sa peau. Un écho lointain, souvenir d'une quête avortée, traversa son esprit, comme une errance inquiète et secrète.

Dans cette lumière apaisante, une silhouette familière se dessina : son chat disparu, gracieux, s'avancait vers elle, ses yeux profonds débordant de tendresse. Il semblait l'attendre, porteur d'une clé de délivrance. Son regard plongea dans le sien, et elle sentit une paix inouïe

l'envelopper, tandis que le dernier lien avec ce monde se dénouait doucement.

Sans un bruit, elle glissa au-delà, le monde des vivants s'effaçant dans un léger soupir, et le spectre d'un rêve s'évanouissant, emportant avec lui les derniers échos de son existence.

sur le rivage...

Un ballet sous la lune



Sous la clarté lunaire, le lac s'étend, miroir d'argent où se reflètent les songes inachevés. Une brume délicate s'élève, éthérée, comme le souffle des âmes qui se souviennent. Les roseaux, gardiens des mystères anciens, murmurent des secrets oubliés, et la nuit les écoute, attentive, offrant son manteau d'obscurité comme un refuge aux esprits égarés.

Au centre de ce royaume aquatique, une silhouette apparaît, fragile et luminescente, drapée de voiles aussi légers que le soupir du vent. Elle glisse sur les eaux, ses pas dessinant des cercles infinis, des arabesques suspendues, comme une mélodie que nul ne pourra jamais entendre. Ses mouvements sont des prières, des murmures d'amour qui cherchent à s'élever au-dessus des profondeurs.

Sur la berge, un prince mélancolique, figé dans l'attente, contemple cette danse éphémère. Son regard est chargé de rêves brisés, son cœur lourd d'une promesse qu'il n'a jamais pu tenir. Les étoiles, éclats bienveillants d'un ciel complice, l'entourent de lumière, comme pour lui rappeler que l'espoir est une étoffe tissée de patience et de foi.

Mais le sort, insaisissable et cruel, se joue des amants égarés. Des profondeurs obscures du lac, une autre présence s'éveille, vêtue de feu et de ténèbres. Elle est la tentation, l'ombre irrésistible, le miroir inversé de la pureté. Une silhouette née de cendres, d'une beauté amère, qui susurre des promesses de liberté teintées de mensonge. Le cœur du prince vacille, pris entre deux vérités, entre deux amours que le destin semble vouloir opposer.

Ainsi, le lac devient l'arène d'une lutte muette, une tragédie d'échos et de désirs contrariés. Les cygnes, créatures de grâce et de fidélité, veillent sur ce drame

sur le rivage...

nocturne, leurs ailes semblables à des serments d'éternité. L'aube se lève enfin, et la brume se dissipe. Mais les âmes des amants, unies dans une étreinte qui défie le sort, s'élèvent, transcendantes, vers une lumière que la nuit ne peut éteindre. Un amour qui, même enchaîné, trouve toujours un chemin vers l'immortalité.

Catherine Andrieu

Une rose offerte aux regards



Aurélie glisse dans la ville comme un souffle retenu, esquivant les lumières trop vives, se frayant un chemin parmi les ombres mouvantes des passants pressés. Ses yeux sombres sont des lacs où dorment des braises, une lueur fugace qui vacille chaque fois qu'elle sent, derrière elle, le frisson d'un regard qui s'attarde. Elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir. Dans la danse sourde de la rue, les chasseurs sont toujours là, en quête, avec

sur le rivage...

leurs sourires en coins, leurs mots taillés dans l'acier et le velours.

Aurélie connaît cette scène, cette chasse qui se joue en silence sous les réverbères blafards. Les regards s'agrippent à elle comme des mains tendues, les phrases glissent sur ses épaules comme des gouttes de pluie glacée, mourant dans l'air à peine lâchées. Elle sait, avant même qu'ils ne parlent, que leur quête n'a rien d'un secret. Il y a ceux qui lui murmurent l'éternité, un serment effleuré avant de s'envoler dans la brume du petit matin. Ceux qui s'emplissent de l'or de leurs promesses vides, des bateaux de rêve ancrés loin, si loin de sa rive.

Elle, une silhouette fragile parmi les architectures de béton, porte leur fardeau sans le vouloir. Les rires gras, les paroles feutrées qui cachent sous la lueur tremblante des néons une soif obscure. Elle les connaît, les connaît tous : ces chasseurs aux voix d'ombre qui planent dans la nuit, fuyant la lumière de peur que leur désir ne s'y brûle.

Elle rêve, pourtant, d'un instant qui n'arrive jamais. Elle imagine parfois, dans le creux d'un soir, un homme sans masque, un fou un peu timide, une tendresse qui ne viendrait qu'au quinzième rendez-vous. Elle rêve de quelqu'un qui, au lieu de l'enfermer dans l'éclat brûlant de l'instant, frôlerait simplement sa main, sans rien dire, respectant le mystère.

Mais la ville continue de dévorer la nuit, et avec elle, ses espoirs. Ses pas résonnent dans les ruelles désertées où la lumière des vitrines vacille, comme un dernier écho de sa solitude. Elle sait qu'elle est leur cible, une silhouette devenue légende malgré elle, une rose offerte aux regards qu'elle n'a pas choisis. Et chaque soir, elle rentre, avec le poids de leurs ombres sur ses épaules, cherchant en vain un refuge dans ce paysage sans âme, parmi ces chasseurs qui, sans fin, la guettent.

sur le rivage...

La solitude de l'éphèbe



Le halo d'une lumière argentée danse autour de l'éphèbe aux yeux d'étoile. Sa chevelure d'ambre liquide encadre un visage ciselé comme le rêve d'un sculpteur. Autour de lui, les chats, seigneurs silencieux de son royaume secret, veillent avec une attention mystique. Leur fourrure ondule comme des brumes enchantées, leur grâce féline glisse dans l'air, telle une caresse d'éternité.

Il enlace un félin aux yeux miroitants, la douceur d'une âme fêlée par les mystères de la vie, trouvant refuge dans ce lien fragile avec les créatures silencieuses. Un souffle léger passe, une brise qui éveille les rideaux de lumière, et la scène devient tableau vivant d'une mélancolie tendre.

Les chats semblent connaître les secrets enfouis au cœur de cet être aux airs d'ange tombé, comme s'ils comprenaient les blessures que la beauté cache. Ils sont les gardiens d'une solitude partagée, de silences qui murmurent des histoires de constellations perdues et de souvenirs effacés. Leurs regards, des miroirs où l'infini se reflète, murmurent des vœux d'un autre temps, des promesses d'une douceur éternelle que seuls les êtres d'ombre et de lumière peuvent saisir.

Dans ce royaume suspendu, il n'est plus de séparation entre le rêve et le réel. Le jeune homme et ses compagnons félins sont une étreinte entre la chair et le souffle divin, où la beauté est si pure qu'elle en devient presque douloureuse et condamne à la solitude.

sur le rivage...

Concerto pour Paname



Mes mains frémissent d'une vie cachée, portées par le murmure d'un souvenir ancien, un souffle venu de l'aube. Lorsque le piano égrène sa première note, une onde légère traverse l'air, créant un instant fugace de pure beauté, un frôlement du silence. La musique s'élève, douce et aérienne, elle glisse tel un plumage suspendu dans le rayon d'une lumière dorée, effleurant l'océan calme de mes souvenirs.

Elle s'envole, absorbant chaque chose dans son étreinte évanescence. Elle s'infiltré dans les plis de l'ombre, là où les secrets reposent. Dans cet espace infini, une présence familière se révèle, une douceur qui veille en silence. C'est un lieu perdu que je retrouve, un fragment de mémoire dormant dans le creux de l'oubli. Mon concerto grandit, il s'étire dans ce monde impalpable où règne une paix souveraine.

Dans l'immensité des notes, je ressens une brise délicate, une caresse fugitive. Mon cœur bat plus fort, appelle sans bruit, et dans ce silence, une silhouette aimée, une âme chère, surgit, s'unit à moi dans un murmure harmonieux, portée par la mélodie. Elle monte, légère, vers un ciel sans limites, guidée par cette musique qui l'enlace.

La musique se répand, emplissant l'espace de mémoire et de silence. À l'horizon de l'invisible, je m'unis à elle, à mon chat, Paname, qui repose là, lové dans un écrin de lumière paisible. Je l'effleure d'un souffle, comme on touche un rêve, comme on s'attarde sur un souvenir au cœur de la nuit.

Nous dérivons ensemble, portés par les étoiles, tirés par des oiseaux invisibles, traversant l'infini, dans un dernier battement d'ailes, une dernière danse entre l'ombre et la lumière.

sur le rivage...

Un peu effrayante



Je brise les miroirs. Mon visage m'échappe, étranger et familier, il me regarde sans me reconnaître. Mon corps, mon cœur, sont des champs de bataille silencieux, des éclats de moi éparpillés que je ramasse dans l'ombre, un par un.

Je m'éloigne de moi, je glisse hors de ce corps comme on se glisse hors d'un rêve trop lourd. Mon visage, ce poids

sans nom, ce fardeau qui me poursuit ; ce n'est pas un choix, maman, c'est une lutte douce et sourde, un ciel d'orage qui gronde en moi chaque nuit.

Ne pleure pas, maman. Ça fait longtemps que je suis un peu étrange, un peu effrayante. Mais tu sais, même dans cette peur qui m'enlace, il y a un souffle, une force. Même lorsque la nuit m'étreint, je trouve des fragments de lumière, des éclats d'espoir qui me retiennent.

Les voix, les ombres, ces murmures dans le noir, elles m'entourent comme une mer infinie. Elles m'entraînent là où je me perds, où mon propre reflet m'accuse, m'envahit, et pourtant... une flamme veille, fragile, ténue, mais elle brûle, elle me dit de revenir, de tenir encore un peu.

Je me cherche comme on cherche une île lointaine, les yeux fermés, les bras tendus dans l'inconnu. Mille visages, mille pensées, mille éclats de moi, une mosaïque brisée que je tente de rassembler. Ce reflet, parfois, me lasse ; mes yeux lourds, mon visage fatigué, marqué par des nuits sans repos.

Ne pleure pas, maman. Je navigue entre les ombres, j'apprends à écouter ces voix, à suivre cette lueur, à trouver de la douceur dans cette folie qui m'appelle.

sur le rivage...

Ne pleure pas. Cette lutte est la mienne, et même dans le noir, même dans l'errance, je suis là, quelque part.

Catherine Andrieu

Au-delà des saisons



Je suis le printemps qui s'ouvre à l'aurore, tendre et invincible, et toi, mon hiver souverain, je te contemple avec cette ferveur sereine qui ignore le passage du temps. Je suis jeune, oui, mais c'est de toi que mon cœur s'éprend, avec cette fraîcheur qui n'a ni calcul, ni retenue. Regarde, je viens vers toi, non pas pour te dérober à ton silence, mais pour en être l'écho, pour en faire résonner la douce profondeur.

sur le rivage...

J'approche avec l'innocence d'une première brise, et je murmure, délicate : "Je voudrais t'aimer." C'est là, dans ce souhait qui n'a d'autre fin que l'abandon, que je dépose mon âme. Je ne cherche pas à te changer, ni à écarter les ombres qui t'habitent. Non, je veux me fondre en toi, laisser mes effluves de printemps se mêler à ton souffle d'hiver, apaiser ce froid noble et ancien qui veille en toi, et qui n'a rien d'inaccessible pour qui sait l'entendre.

Les saisons, crois-moi, ne connaissent pas de frontières pour ceux qui s'aiment. Et si je suis cette verdure fragile, cette promesse naissante, toi, tu es la sagesse établie, la force du monde mûr. Sous mon élan candide, ton regard résiste, mais je te sens vaciller, comme une terre dure où s'infiltre l'eau. Laisse-moi briser doucement ce sol glacé, non pour le conquérir, mais pour en révéler la profondeur, la beauté dissimulée.

Un jour, peut-être, je m'évanouirai avec l'aube. Mais aujourd'hui, nous avons un souffle à partager, un espace hors du temps. Reçois mes offrandes : mes étés en fleurs, mes matins transparents, mon cœur battant pour toi. Je suis le renouveau qui ne connaît ni limite, ni fatigue ; je suis la caresse de l'éphémère qui se fixe, même un instant, dans le regard d'un amour éternel.

Et puis, oublions tout, oublions les âges et les années. Faisons de ce moment un sanctuaire, un territoire de

Catherine Andrieu

lumière où nos âmes se rejoignent, égales, complices, déliées du monde. Toi, mon hiver aux solitudes majestueuses, et moi, ton printemps ardent, nous nous appartenons pour cette étincelle suspendue au-delà des saisons. Car si l'éternité existe, elle se loge peut-être ici, dans ce silence, dans cette ferveur que rien ne saurait troubler.

sur le rivage...

Dans les brumes d'Avalon



Dans les brumes mystiques d'Avalon, là où les terres et les eaux se confondent, les îles émergent et se retirent, fuyantes comme des rêves. Ici, au-delà du voile du monde visible, un chant ancien, grave, résonne à travers la brume : celui des tambours invisibles, comme un battement de cœur qui pulse sous la surface. Ils éveillent le souffle du vent, dissipant les voiles de brouillard pour

dévoiler des terres perdues, où reposent des bateaux oubliés, figés dans le silence éternel.

Si un jour tu poses le pied sur ces rives voilées d'Avalon, tu trouveras peut-être, à l'abri des brumes mouvantes, une prêtresse aux yeux étincelants de sagesse. Elle sait lire le destin dans les ombres, percevoir les échos des anciens dans les flammes vacillantes. Ses paroles s'élèvent, vibrantes et anciennes, comme les battements d'un tambour secret qui rythme le passage entre deux mondes. Elle murmure des mots profonds, qui semblent flotter dans la brume avant que l'aube ne se lève, comme suspendus dans le souffle des légendes.

Dans les forêts denses et épaisses d'Avalon, un homme vivait autrefois, un guerrier qui avait abandonné les conflits et le monde des vivants pour ces terres silencieuses et brumeuses. Hanté par des souvenirs lointains, il se tenait à distance de toute âme vivante, perdu dans un silence qui n'appartenait qu'à lui. Sa vie flottait quelque part entre ici et ailleurs, ses pensées tournées vers une présence lointaine, un amour peut-être, ou bien un passé que seule la brume d'Avalon pouvait protéger.

Aux abords de cette terre, le brouillard lui-même renferme des secrets, recouvre des histoires scellées dans les racines anciennes et les pierres endormies. La nuit y tombe comme une vague de silence, coupante et dense,

sur le rivage...

enveloppant les noms oubliés de ceux qui reposent entre ces mondes. La terre brumeuse et sombre d'Avalon garde en elle la mémoire de tous ceux qui y ont trouvé refuge, âmes errantes dans un souffle éternel.

Toi, voyageur égaré, lève les yeux vers les brumes et laisse-toi emporter au-delà des rivages visibles. Moi, je continue de chercher, en quête de cette île cachée où la mort et le mystère dansent ensemble, comme une prière retenue dans les voiles de la brume. Et si un jour, toi aussi, tu trouves le chemin vers Avalon, cherche celle qui parle aux ombres, celle qui perçoit les murmures de l'invisible dans les flammes. Elle te dira des mots qui vibrent dans le crépuscule, des mots qui resteront longtemps après que la brume aura effacé les formes du jour.

Fatigues



Je suis partie, laissant derrière moi la pluie sourde, les cieux d'ombre, les matins muets de grisaille. J'ai franchi la brume, fuyant vers des horizons sans poids, des rivages suspendus, là où les airs chantent de clarté.

Si seulement je pouvais saisir l'ardeur des océans indomptés, les murmures sauvages, les éclats joyeux des rires brisés, roulant comme des vagues contre les murs du silence. Peut-être sentirais-je le parfum des coquillages blancs, des pierres polies mille fois par la mer ; peut-être goûterais-je le rouge vif des soleils déchirés, éclatant d'un feu qui consume l'été, sans fin.

J'ai cherché, j'ai tenté de croire, mais je reviens d'un lointain épuisement, les mains vides, fatiguée d'avoir tout

sur le rivage...

étréint, tout embrasé, glissant légère, habitée d'une fièvre d'insouciance, m'abandonnant aux premières rencontres, goûtant l'oubli dans la langueur des heures effilochées.

J'ai appris à frissonner sous d'autres musiques, et un instant, j'ai cru pouvoir revenir à moi-même. Mais, là-bas, sous d'autres cieux, la terre s'ouvrait ; ailleurs, des hommes se muraien dans un silence pesant que je portais sans le pouvoir dissiper.

J'ai crié contre la fatalité, cherché l'oubli, défié la mort et ses promesses de repos, et j'ai serré les poings, obstinée à croire que la vie pouvait encore être belle, traversée par l'éclat du hasard. Un instant, j'ai entendu la mer chanter pour moi, douce, infinie, mais à l'horizon, le glas résonnait, implacable, et là-bas, un enfant s'effaçait dans la nuit.

Je ne rapporte rien de ce voyage ; je reviens déchirée, portant le poids des regards croisés, des douleurs partagées. J'ai franchi des frontières sans trêve, cherchant un coin de terre où plus rien ne se brise, où tout enfin s'apaise. Je poursuis encore, espérant qu'un jour, quelque part, les larmes cesseront.

Catherine Andrieu

Et ce soir, il ne me reste qu'un cœur écorché, usé d'avoir trop espéré, une ombre sur l'âme, et ce silence étrange, où se mêlent fatigue et lointain désespoir.

sur le rivage...

Sabbat



Dans la forêt profonde, là où les arbres tordus tendent leurs bras noueux vers un ciel de nuit, la brume s'attarde encore, ondulant parmi les troncs comme un voile de mystère. Le vent l'effiloche doucement, laissant apparaître un ciel où la lune, derrière la montagne, s'apprête à percer l'obscurité. Sa lumière voilée se glisse entre les branches, et dans ce halo incertain se dessine la silhouette d'une très jeune fille, éclat stellaire.

Ses sœurs sorcières apparaissent entre les ombres, une à une, leurs souffles formant de légers nuages dans l'air glacé. Elles s'avancent en silence, entourant l'autel de pierre où la jeune vierge pose le graal en argent. Dans un mouvement lent et mesuré, elles forment un cercle autour de la pierre, tournant comme les astres dans leur danse immuable. La forêt s'ouvre sous la lune qui s'élève, pleine et éclatante, projetant sa clarté douce sur leurs visages.

Les sorcières, unies dans une harmonie silencieuse, lèvent les bras dans un même élan. Des chants graves s'élèvent, résonnant comme un souffle ancien parmi les arbres, chaque incantation imprégnant l'air d'une puissance brute. Dans l'ombre, des chats blancs glissent entre les herbes, leurs yeux scintillant, témoins discrets et énigmatiques du rituel.

Autour du cercle, douze miroirs d'argent captent la lumière lunaire et renvoient des éclats mouvants qui caressent les troncs et les fourrures des félins immobiles. Des cercles de lumière naissent sur le sol, traçant un motif éphémère d'argent dans l'herbe. La lune poursuit sa course, et l'ombre des pierres se referme lentement sur elle, comme pour sceller ce secret ancien.

Dans la pénombre qui grandit, une voix murmure : « Toi, lune sans visage, réceptacle de toutes les métamorphoses... » L'invocation flotte un instant, puis se

sur le rivage...

fond dans le silence de la nuit et le frémissement des arbres.

La lumière se concentre dans le calice argenté, émettant un éclat froid et vif, semblable à une étoile captive. La jeune sorcière sent son être se délier, emporté par cette lueur qui l'enveloppe. Dans sa mémoire, des fragments de visions tournoient, des éclats de nuit, de lune et de forêt, ces souvenirs entremêlés de chats blancs errants entre les ombres, silencieux comme les gardiens d'un mystère intemporel.

Prêtresse



Dans les brumes d'Avalon, elle veille, une flamme tremblante entre ses mains, écho fragile d'un feu intérieur. La nuit la drapé doucement, complice de ses secrets. Elle se tient là, offerte à l'obscurité, comme une prière, une ombre qui murmure au cœur de la forêt ensommeillée.

sur le rivage...

Son regard plonge au-delà des flammes, au-delà de l'épaisseur des choses. Les brumes se meuvent, portées par un souffle ancien. Elle y devine des réponses cachées, des reflets de vies passées, des rêves égarés dans le courant du temps. La lumière frissonne, mais son âme demeure immobile, suspendue dans une étrange paix, une sérénité tissée d'invisible.

Une douceur la gagne, caresse le rivage de sa conscience. Elle se laisse aller, se fond dans l'intime de ses pensées, là où les ombres effleurent, où la douleur s'évanouit dans le silence épais qui l'enlace. Elle est là, en équilibre, à la frontière de l'ici et de l'ailleurs, traversée de lueurs qui se mêlent aux flammes dansantes. Chaque étincelle s'envole, fragment d'un passé qui se consume pour laisser place au vide, au souffle d'un instant infini.

La forêt murmure. Elle croit percevoir une respiration, la sienne, ou celle de la terre. Une promesse suspendue dans l'air. Elle ferme les yeux, laisse la flamme éclairer un jardin intérieur, un espace caché qu'elle seule connaît. Elle y retrouve des éclats d'enfance, des rires lointains, des larmes déposées dans l'ombre de jours anciens. Elle écoute les battements profonds de la terre, rythme rassurant qui répond au silence de son cœur, ce cœur qui se fond dans l'éternel et les mystères.

Un souffle effleure son visage, comme un murmure du monde qui reprend forme. Les arbres se dressent,

Catherine Andrieu

immuables gardiens, les brumes s'épaississent, protectrices. Elle ouvre les yeux, les mains tendues vers le ciel, l'âme adoucie, réchauffée par cette flamme qui, un instant, a révélé ses ombres et ravivé sa lumière.

Dans le vent et le mouvement des brumes, elle retrouve son rythme. Le monde s'étend autour d'elle, vaste et insondable, mais en elle subsiste une lumière discrète, une paix qui se déploie doucement.

sur le rivage...

Nuits blanches



À force de croiser ceux qui glissent dans la nuit, abandonnés aux bras du sommeil, je finirai, peut-être, par céder, par m'endormir dans cette ombre silencieuse, bercée d'une paix qui m'est étrangère. Leurs yeux se ferment, paisibles, comme des voiles sur des lacs sans vagues ; à les voir s'abandonner ainsi, la tentation devient douce, m'appelant à un repos que je ne connais pas.

J'ai vu venir à moi de nobles silhouettes, des esprits lumineux et tendres qui murmuraient des promesses de calme. Ils parlaient de songes légers, de velours nocturnes, de bras dans lesquels mes tourments s'endormiraient. Pourtant, aux premières lueurs, je les retrouvais, endormis dans mes draps, tandis que je veillais encore, gardienne obstinée de mes heures sans repos.

Les nuits défilent, et sous mes paupières trop lourdes, dansent des troupes d'illusions – moutons de brume errant sans fin, se heurtant aux murailles de mon esprit. Qu'ils s'en aillent, dis-je ! Qu'ils broutent ailleurs, ces bêtes de l'insomnie qui m'assaillent chaque nuit, laissant dans mon esprit des sillons fatigués, des prairies d'ombres.

Et puis, il y a les absents, ces fantômes familiers qui reviennent, lourds et insidieux, ravivant des souvenirs qui refusent le repos. Parfois, même les vivants s'immiscent dans mes songes éclatés, transformant mes nuits en labyrinthes d'attente. Je gravis l'escalier de la nuit, pierre par pierre, comme un calvaire silencieux, rêvant d'un lieu où la paix existe, où l'aube ne serait plus le spectre qui disperse mes rêves inachevés.

Dans ce rêve obstiné où le sommeil n'est qu'un lointain mirage, je vois mes insomnies vêtues de blanc, couchées dans des lits d'oubli, mais elles renaissent sans cesse, rebelles, inlassables, m'enserrant dans leur cortège frénétique. Alors, je rôde, féline, glissant dans la

sur le rivage...

pénombre, et même Dieu ne pourrait dire ce que je fais de mes nuits. Car mourir, ce n'est pas s'endormir, non ; c'est un tout autre abandon, un autre seuil.

Une nuit, pourtant, je m'étais laissée surprendre, emportée aux confins du jour, prête à m'effacer sans retour ; mais au matin, ils étaient là, les regards inquiets, les visages graves, un cortège de veilleurs venus tirer mon corps de cette errance, me ramenant à ce monde d'éveils forcés.

Alors, qu'ils me laissent mes insomnies ! Car si s'endormir, c'est renoncer, mourir aux promesses de l'aube, je préfère encore errer dans cet enfer vivant, où chaque instant lutte, où le jour est toujours à reconquérir, plutôt que de sombrer dans un paradis silencieux et clos. Oui, si dormir c'est mourir, alors qu'on me laisse, avec mes insomnies fidèles, chevaucher les ombres et défier les heures, vivant sans repos, mais vivant encore.

Nouvelle lune



La lune, complice silencieuse, glisse une lueur douce et métallique sur les escaliers en spirale qui mènent aux toits, là où Paris s'éclipse sous l'immensité du ciel. Pieds nus, cheveux en liberté, je monte, et Isabelle me suit, calme et presque irréaliste, pieds nus aussi, robe flottante, sa silhouette se fondant déjà dans l'obscurité. Nos ombres longues s'allongent sur les façades, ondulent comme des reflets d'un rêve suspendu au-dessus de la ville.

sur le rivage...

Arrivées au sommet, au milieu de briques et de métal abandonnés, Isabelle sort une bouteille d'un alcool fort et la lève vers le ciel nocturne, regard intense, presque févreux. Sans un mot, elle me tend la bouteille, et nous buvons à même le verre glacé, un feu liquide qui brûle en nous et emplit nos pensées d'éclats invisibles, comme des étincelles dispersées entre nos corps et le ciel. L'alcool, puissant et vibrant, glisse en nous, dissout les frontières, et nous voilà happées dans un espace sans contours, où la ville, le cosmos et nos esprits se mêlent en un même souffle.

Le ciel pèse lourd, un océan de ténèbres piqué d'étoiles, si proche qu'il semble nous effleurer. Une présence flotte là, une figure obscure qui se dessine entre les reflets de la lune et la profondeur des ombres, un visage cosmique, vaste et impassible, qui paraît nous contenir dans son regard. Cette vision se fond dans nos pensées, glisse entre nous comme un murmure, et s'évanouit aussitôt, laissant dans l'air une empreinte diffuse, une vibration.

Nous restons ainsi, immobiles, suspendues entre les toits et l'infini, nos souffles mêlés au vent léger qui semble venir de l'univers lui-même, traversées par le vertige de n'être que des fragments de cette immensité. Isabelle, elle, se laisse emporter, son regard perdu dans un au-delà invisible, là où le temps devient un souvenir, un point minuscule dans le vaste courant cosmique. Lentement,

elle s'efface, son esprit dérive, et autour de nous, l'obscurité danse en de grands cercles d'étoiles qui tournent au rythme des mondes.

Puis, soudain, un cri s'élève, brut et intense, une onde qui brise le silence. Isabelle, les bras tendus vers les hauteurs, laisse échapper une voix ancienne et rauque, un chant d'abandon, de vie et de néant, qui fend l'air et monte vers les étoiles, une voix jaillie de ses ombres les plus profondes. Elle avance, comme attirée, vers le bord, suspendue, et dans un dernier souffle, elle s'abandonne, se fondant dans le vide. Son cri résonne encore, léger comme un écho d'étoile, quelque part au-delà des toits et des murs, se perdant dans l'étendue sans fin du Tout.

sur le rivage...

Manon des sources



Elle semble sortie d'un autre temps, écho d'une mémoire d'eau et de pierre, sauvageonne née du souffle des montagnes et du murmure des sources. Elle porte en elle l'odeur de la terre après la pluie, la rudesse douce des herbes folles et l'âpreté du vent qui sculpte les falaises. Dans ses yeux, on lit le silence des bois profonds, le mystère des chemins perdus et l'éclat fuyant des crépuscules d'été. C'est une enfant des éléments.

Chaque pas la mène plus loin, et chaque vague qui s'écrase contre le sable la lie un peu plus à ce mystère insaisissable qu'elle cherche sans le savoir. Elle respire, le cœur large, les poumons pleins de cette nuit si vaste qu'elle semble contenir des milliers de vies, des milliers d'astres. Elle est habitée d'une tristesse douce et infinie, comme si, quelque part, elle portait le deuil d'un amour éteint, d'une vie passée, d'une étoile tombée. Mais elle avance, indomptable, même sous le poids d'une peine dont elle ignore l'origine.

La lune éclaire son visage d'ange farouche, ses yeux clairs, grands ouverts sur l'immensité, ses lèvres entrouvertes comme pour murmurer des secrets au vent nocturne. Mais aucun mot ne franchit sa bouche. Elle est une prière silencieuse, un chant muet offert à la nuit, à cette mer qui l'écoute, attentive et calme, à cette lune qui veille sur elle, protectrice et solitaire.

Et, dans ce moment suspendu, elle sent quelque chose se dénouer en elle, quelque chose de profond et d'indicible, comme un souvenir ancien qui remonte, comme une rivière qui retrouve son lit. Elle se sait à sa place ici, au seuil de la mer et de la nuit, témoin de ce spectacle offert au silence. Elle est là, entière et frêle, vivante d'une intensité sauvage, embrassant chaque seconde avec une ardeur qui consume tout.

sur le rivage...

Elle est libre, sans chaînes, sans attaches, fille du monde
et de la nuit, écho fragile et éternel d'une beauté
indomptée.

Les amours mortes



Elle est là, silhouette fragile posée comme une ombre dans le murmure feutré de la nuit. Autour d'elle, les bougies vacillent, éclats d'étoiles perdues dans un ciel de silence. Un verre brille à demi sur la table, reflet liquide de ses pensées, de ses souvenirs qui s'enroulent et se déroulent comme des vagues, venant lécher les rivages de son âme avec une douceur amère.

sur le rivage...

Elle glisse une main sur son visage, frôle la peau comme on effleure un souvenir, pour en sonder la trace invisible, la cicatrice d'un amour disparu, d'un rêve évanoui. Sous ses paupières baissées dansent les visages, les parfums, les rires lointains de ceux qu'elle a aimés. Elle revoit leurs yeux, leurs sourires qui brûlaient comme des promesses dans l'éclat des jours heureux. Elle se souvient des étreintes et des murmures, de ces mots chuchotés dans l'intimité de la nuit, suspendus entre elle et eux comme un fil de soie tendu au bord du précipice.

Mais tout est cendres à présent, une poussière de rêves fanés qui retombe lentement dans l'oubli. Son cœur pèse, chargé des amours mortes, des échos d'instantanés qu'elle ne peut ni retenir ni laisser partir. Elle contemple le verre devant elle, où quelques éclats de lumière se noient dans l'obscurité, dansent un instant avant de disparaître. C'est là, dans cette lueur vacillante, que réside tout ce qu'elle a perdu – et tout ce qu'elle continue de chérir.

Elle ferme les yeux, les paupières lourdes, prisonnière volontaire de ce passé qui la hante et la caresse, la consume et la berce. Elle aimerait relâcher ces souvenirs, leur donner le vent comme à des oiseaux blessés, pour que son cœur puisse enfin respirer, pour que le poids du silence devienne léger. Mais elle sait, dans le creux de son âme, que sans eux elle serait vide, une coquille sans écho, un océan sans marée.

Alors elle reste, immobile, suspendue dans ce moment fragile où le passé et le présent se mêlent comme un chant triste et doux. Elle devient statue et poème, amante et veuve d'un monde qui n'est plus. Elle respire le silence, elle porte sa mélancolie comme un voile, et dans la pénombre, elle brille doucement, une flamme solitaire, éclairant le chemin invisible de son propre labyrinthe.

sur le rivage...

La vie après toi



La mer respire sous la lune, et le vent glisse entre les volets, un murmure léger. Je te vois encore marcher à mes côtés, silencieuse, une ombre lente s'allongeant dans les rues de Paris, là où tout a pris forme. Ton absence pèse, Noémie, comme une lumière soudain éteinte, un écho suspendu au bord du jour. Depuis que ta voix s'est tue, une part de moi flotte, incertaine, entre deux rives.

Pourtant, tu rôdes quelque part, dissimulée dans un recoin de mes pensées. Dès que le silence revient, je te sens, fluide comme une brise. Je me souviens de nos confidences, de ces mots chuchotés qui s'accrochaient à la nuit. Ta voix avait cette clarté rare, ce ton juste qui savait imprégner chaque mot, même le plus banal. À tes côtés, les gris de la ville prenaient des nuances insoupçonnées.

Depuis que la maladie t'a emportée, tout s'estompe, comme si la lumière vacillait.

Il m'arrive encore de deviner ta voix comme une caresse fugitive dans l'air. Je tends l'oreille au ressac, espérant y surprendre l'écho de ton rire, ce rire franc qui illuminait nos soirs. Cette ombre en toi, ce mystère qui m'échappait toujours... Je n'ai pas su t'atteindre dans cette bataille silencieuse que tu menais, jusqu'à ce que tout disparaisse aussi vite qu'un souffle.

Maintenant, je marche seule dans les trames de nos souvenirs, au fil de ruelles imaginaires que nous avons tracées ensemble. Je t'appelle dans les interstices du monde, là où rien ne résonne. Parfois, je murmure ton nom comme une formule vaine, espérant te retrouver, que tout cela ne soit qu'un repli de l'esprit. Mais le silence est dense, Noémie, il absorbe jusqu'à l'ombre de ton absence, me laissant au bord d'un gouffre que je contourne chaque jour.

Je t'ai perdue, mais tu tisses encore ta présence à chaque scintillement d'étoile, dans chaque souffle de vent, dans l'épure des nuits vastes. En moi, tu demeures, précieuse et diffuse, un éclat que je refuse d'abandonner. Même si nos voix ne s'entrelacent plus, si ton rire ne frôle plus mon

sur le rivage...

oreille, ta présence effleure l'air autour de moi, une note suspendue, presque irréelle.

J'aimerais te confier ce que j'ai découvert depuis ton départ, te dire combien la ville est devenue étrange depuis les rivages de l'océan. Mais tu as emporté une part de moi, et je chemine en portant ton souvenir comme un talisman fragile. Tu es mon amie disparue, un rêve intact, un lieu d'asile.

Catherine Andrieu

La légende d'un amour interdit



Aux heures les plus sombres d'un royaume perdu entre feu et ombres, les murmures des astres se mêlent à la danse lente d'une flamme, fluide et profonde, qui s'épanche aux lèvres d'un calice d'argent, lourd de secrets anciens, comme les pages d'un livre qui jamais ne se ferme. Un homme, drapé de noir et d'or, tient la coupe

sur le rivage...

comme on étreint une prière, ses yeux fixés sur le feu avec la gravité d'une âme écorchée. Dans ses regards brûle une lumière sacrée, amère de nostalgie, portant la trace de serments brisés, d'une loyauté trahie, d'un rêve évanoui.

La flamme s'élance, sinueuse, se répand dans l'air comme un soupir jamais éteint. Elle se fraie un chemin jusqu'à une femme, pâle, drapée dans une robe aussi ancienne que le souffle des étoiles. Elle est là, silencieuse, les yeux clos, comme une prêtresse emprisonnée dans un rêve d'autrefois, suspendue aux limbes d'un amour défendu. La flamme l'entoure, glisse sur sa gorge, effleure ses lèvres comme un secret oublié – celui d'un chevalier égaré, portant en lui l'écho des baisers volés, arrachés aux serments.

Dans les brumes de la nuit, la silhouette immobile d'un roi les contemple, figée dans une éternité de regrets. Sa couronne de métal pèse sur son front assombri. Ses yeux sont les miroirs d'un passé hanté de déceptions et de douleurs. En silence, il veille, souvenir d'un amour interdit qui déchira jadis le royaume. Spectre d'Arthur, roi trahi, abandonné par son plus fidèle chevalier et par celle qui partageait son trône.

Sous la lueur de cette flamme mystique, les ombres murmurent l'histoire d'un amour voué au silence – un amour de nuits sans fin, de regards esquivés, de soupirs étouffés dans le secret des chambres obscures. Elles

évoquent un chevalier dont le cœur battait pour la reine, de Lancelot emporté par une passion interdite, brisant la promesse de loyauté. Elles murmurent la peine d'Arthur, de son royaume en cendres, des épées brandies dans une vengeance amère, et de l'innocence d'un royaume engloutie à jamais dans les abysses du passé.

La flamme vacille encore, et dans cette lueur fragile, c'est comme si l'histoire elle-même respirait. Les étoiles se penchent, attentives, pour recueillir les bribes d'un amour et d'une fidélité qui n'ont pas survécu. Le monde se suspend, immobile, accroché à ce fil de lumière et de silence, comme en attente d'une rédemption qui jamais ne viendra. Et les ombres continuent leur ronde, emportant avec elles les murmures d'un royaume effondré, d'une table brisée et d'âmes errantes.

Sous le voile des étoiles, le souvenir de Lancelot et d'Arthur se fond dans la flamme tremblante, écho immortel de la douleur qui enfanta la légende.

sur le rivage...

Ivre et libre



Elle est poète, insoumise et vaste comme une mer secrète, gardienne d'un sanctuaire où les tempêtes de son âme éclatent et se calment, puis renaissent sans jamais fléchir. Elle veille sur ce territoire intérieur avec une intensité jalouse, car ici, tout ce qui naît se nourrit de son propre chaos, de ses éclats de lumière et de ses ombres. Ses créations ne répondent à aucun ordre, n'obéissent qu'aux souffles sauvages qui l'animent, et il suffirait d'un

murmure venu de l'extérieur pour que ce monde fragile se retire comme une vague.

Elle avance, libre et souveraine, explorant sans cesse les terres mouvantes de ses rêves. Dans le silence de son île, elle forge ses propres lois, elle danse, sculptant des royaumes qui n'existent que pour elle. Femme indomptée, elle se laisse guider par l'étrangeté de ses désirs, embrasse le vertige de ses songes, et s'abandonne à l'invisible comme à un amant fidèle. La réalité, qui parfois frappe à sa porte, trouve une forteresse calme mais imprenable ; elle est maîtresse de ce refuge où nulle voix étrangère ne se mêle.

Elle refuse qu'on lui dicte le chemin à suivre, car elle connaît la richesse de ses errances, la profondeur de ses égarements. Elle choisit ses amours avec la même liberté, créant des empires éphémères, des constellations d'émotions qui s'étendent au gré de son cœur indocile. C'est un art vivant, une vie tissée de sa propre fièvre, loin des règles froides du monde. Que la raison, avec ses chaînes invisibles, s'éloigne, car ici, ce sont ses délires, ses chimères, qui régissent chaque battement de son cœur et chaque mot qu'elle trace.

Dans cette île forgée de silences, ses pensées dansent, ivres et libres. C'est un lieu inviolable où elle protège ses secrets, où elle se retire quand le monde devient trop lourd. À ceux qui voudraient capter ses rêves, voler les

sur le rivage...

mystères de son âme, elle offre un sourire léger, un fragment de ses visions, mais ne dévoile rien ; car il lui faut cet espace vierge, ce souffle de solitude pour que le miracle continue.

Elle est femme des marges, amante des rêves, bâtisseuse de mondes invisibles. Tout ici reste éphémère, comme un éclat de lune qui glisse sur l'eau, car elle sait : son royaume est mouvant, porté par les marées de son âme, et que rien ni personne ne saurait l'y emprisonner.

Dans son île, elle est à la fois l'enfant et la souveraine, celle qui dit et celle qui se tait. Fidèle à ses mystères, elle continue d'écrire dans le silence et l'infini, ses mots comme des étoiles éparpillées dans la nuit.

Impressions flottantes



Elle lui tend un gobelet d'argent, ciselé de courbes et d'arabesques qui capturent l'ombre comme un piège à rêves, et le liquide précieux qu'il contient s'enflamme sous la lueur tremblante du feu. Lorsqu'il porte le breuvage à ses lèvres, un courant brûlant s'infiltre en lui, serpente sur sa langue, descend jusqu'à son ventre où il se répand en une vague de chaleur ravageuse. Cette flamme s'épanouit en une éclipse intérieure, obscurcissant la clarté de ses

sur le rivage...

pensées, l'ensorcelant jusqu'à ce que sa vue se trouble, ne lui laissant que des impressions flottantes, une sensation diffuse de parfum et de mystère.

Elle est là, silencieuse, flottant comme une ombre au-delà du halo de lumière, sa silhouette auréolée d'une blondeur éclatante, éparse sur l'oreiller comme un champ de blé sous la lune. Elle évoque en lui la douceur lointaine et puissante d'un souvenir : celui de Guenièvre, peut-être, douce, impénétrable, ou celui d'un rêve jamais achevé. Ses yeux ne cherchent ni ne demandent, mais il sait qu'elle attend, figée dans l'obscurité comme une vision née de la nuit elle-même. Il est transporté dans un monde où les frontières de la chair et de l'esprit se mêlent, où le désir se fait langue et la langue, désir.

Alors, sans chercher à distinguer précisément les traits de son visage, sans même éprouver le besoin de connaître la forme exacte de ses lèvres, il s'avance, pris d'une ivresse brutale, consumé par cette présence insaisissable. Elle est là, dans une immobilité qui ressemble à celle des statues, et il n'a pas à penser, seulement à sentir – sentir la soie de sa peau, l'éclat diffus de ses regards et la promesse de son souffle suspendu.

Dans cette étreinte, il est ébloui. La clarté l'envahit tout autant que l'ombre, et pour un instant d'éternité, il se sent tomber dans le gouffre suave de cet abandon. Mais dans ce moment d'extase, quelque chose change – une pointe,

un éclat de froideur perce son cœur. Il comprend trop tard que la femme entre ses bras n'est autre que Morgane, l'ensorceleuse, et que, derrière ce baiser, ce n'est pas l'amour qui respire mais la trahison, la haine ancienne, irrémédiable.

sur le rivage...

Sur le rivage où les étoiles



Elle marche, légère, sur le rivage où les étoiles viennent mourir. La mer respire à ses pieds, une berceuse qui s'évanouit dans le sable. La lumière de la lune, vaste et souveraine, embrase le ciel, incendie les vagues, dépose sur chaque grain de sable un éclat d'or. Ses cheveux, une cascade d'ombre et de lumière, s'envolent au gré du vent, tissant des filaments d'éternité, tandis que sa robe de

dentelle blanche danse autour d'elle, fragile et vivante, comme une seconde peau, comme un souffle.

Elle avance sans but, guidée par une force secrète, invisible. Dans ses yeux, la mer entière semble s'être installée, et dans son cœur, le tumulte silencieux des marées. La lune, ronde comme un souvenir d'enfance, veille sur elle, immense et bienveillante, un miroir suspendu entre le ciel et l'eau, comme si elle seule pouvait contenir le poids de cette nuit.

À l'intérieur d'elle, un autre monde bruisse. Chaque pas qu'elle trace sur le sable est une question lancée au silence. Une quête fragile, une fuite douce. Elle porte en elle une mélancolie étrange, comme une note qui ne finit jamais, un écho qui refuse de s'éteindre. Elle cherche. Quoi ? Peut-être une ombre, un souvenir, peut-être une part d'elle-même qu'elle a laissé derrière, trop loin, trop tôt.

La mer murmure, comme si elle seule détenait les réponses. « Souviens-toi », murmurent les vagues, et son cœur voudrait répondre, mais les mots s'effacent avant de naître. En elle brûle un feu délicat, une flamme fragile : celle du beau, celle de l'éphémère. Elle le sait, sans savoir comment, que ce moment est unique, qu'il restera suspendu dans sa mémoire, même quand la lune aura disparu.

sur le rivage...

Elle s'arrête enfin. Face à l'horizon en flammes, elle laisse la mer caresser ses pieds, froide, douce, apaisante. Elle ferme les yeux, et dans cet instant suspendu, elle ressent tout : l'immensité du ciel, l'infinité de l'océan, et elle, au centre, si minuscule et pourtant si vaste, comme une poussière d'étoile illuminée par la lumière d'un monde entier. Elle est là, vivante, entière, et ce silence la traverse comme une musique.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, une larme glisse doucement sur sa joue. Une larme qui n'a rien de douloureux, une larme née de cet excès de beauté, de cette plénitude qui déborde. Et alors, elle sourit, à peine, un sourire si léger qu'il semble appartenir à la nuit elle-même. Elle sait, elle sent, que cet instant restera, qu'il vivra en elle longtemps, comme un éclat de lumière dans les heures les plus sombres.

Elle se rappellera cette douleur douce qui battait en elle ce soir-là, ce poids invisible d'une beauté qui la coupait du monde. Mais elle se rappellera aussi que ce moment au bord de l'eau était la première fois où elle s'était sentie complète, à la fois dans la lumière qu'elle portait et dans la fragilité qu'elle voulait offrir. Sous cette lune immense, dans cette nuit infinie, elle avait compris qu'elle n'avait pas à choisir : elle était tout cela, et cela suffisait.

Catherine Andrieu

Une femme sans rien



Elle glisse entre les ombres, pieds nus sur l'asphalte que le crépuscule rend vivant. Le vent, complice, soulève sa robe légère, qui flotte autour d'elle comme un voile de mystère. Dans ses yeux brille une lueur indéfinissable, celle de ceux qui n'ont ni maître, ni attache, de ceux pour qui chaque pas est un acte de foi en l'instant. Elle avance, solitaire et sans détour, libre de toute entrave, et l'on sent qu'elle ne connaît ni la peur, ni le regret.

Cette femme est une énigme. Elle n'a pas de lieu d'attache, pas d'amour à préserver, pas de métier pour la nommer. Elle est sans rôle, sans définition, mais chaque fibre de son être rayonne d'une certitude muette : celle de ne rien devoir à quiconque, au monde. Elle est sage, douce et forte. Elle est celle qui ne se cherche pas mais s'incarne dans chaque geste, dans chaque regard posé avec bienveillance sur le fracas des vies croisées.

Son bonheur est étrange, simple et sans éclat pour les yeux qui ne savent pas voir. Il est fait d'acceptation paisible, comme une rivière qui épouse les courbes de la terre sans jamais lutter. Elle ne résiste pas au monde ; elle le laisse être, tout comme elle s'accorde à elle-même l'espace de simplement exister, d'être cette femme sans rien à traîner dans la lumière du soir. Elle ne cherche rien, ni amour, ni gloire, ni reconnaissance ; elle est déjà complète, remplie d'une présence qui se suffit.

Sa solitude est son royaume, vaste et silencieux, et elle en parcourt chaque recoin avec la sérénité de ceux qui n'ont plus rien à prouver, ni à eux-mêmes, ni aux autres. Elle n'envie rien, ne convoite personne. Ses pensées s'élèvent au-dessus des petites batailles, des jeux d'égo et des illusions de pouvoir. Elle voit, elle comprend, et elle s'éloigne, sans un mot, emportant avec elle un secret que les autres ne soupçonnent pas.

Elle est comme l'air du soir, comme un souffle libre qui traverse la ville sans y laisser de trace. Dans ce monde où tout se construit sur des attentes, des possessions, des chaînes invisibles, elle est l'exception, celle qui a choisi l'éphémère plutôt que l'accumulation, l'instant plutôt que la promesse. Sa beauté est celle des choses intangibles, du vent dans les arbres, de la mer qui se retire, de la lumière qui meurt. Une beauté que peu aperçoivent et que moins encore comprennent.

Elle ne se retourne jamais ; elle va, tranquille, sûre de son pas, guidée par une étoile que personne d'autre ne peut voir. Elle est là, entière, avec le monde sous ses pieds et les cieux pour horizon. Elle appartient à l'invisible, à cet espace intérieur où chaque souffle est une victoire sur les mensonges de la peur.

sur le rivage...

Une femme libre



Elle marche, silhouette évanescence dans la ville, glissant entre les ombres anonymes des passants. Un souffle de vent soulève ses cheveux, et dans ce mouvement, les regards se tournent, intrigués, fascinés, mais déjà repoussés par l'indifférence tranquille qui l'enveloppe. Les yeux qui la suivent, elle les sent à peine, comme des

caresses éteintes, des murmures dissous dans le vacarme de la rue. Ils n'ont pas de poids, pas de prise sur elle. Ils glissent sur sa peau, transparents, comme si elle appartenait à un autre monde.

Dans son esprit, un silence s'étend, profond, clair. Elle ne cherche ni admiration ni contact, elle avance pour elle seule, portée par un besoin qui n'a pas de nom, une pulsation intérieure qui la pousse à s'échapper toujours un peu plus loin, toujours un peu plus libre. La ville s'étire autour d'elle, masse impersonnelle, froide et familière, une toile de fond qui lui offre l'anonymat auquel elle aspire. Elle se fond dans la foule sans jamais y appartenir, figure éphémère et insaisissable. Elle se sait ici, pourtant ailleurs, toujours-déjà flottant au-delà.

Un homme l'effleure du regard, un éclat furtif qui cherche à saisir quelque chose d'elle, une réponse à son mystère. Mais il ne trouvera rien. Elle est un mirage, un éclat de lumière qui se dissipe dès qu'on tente de le saisir. Dans sa tête, le monde est un souffle, une brume où elle flotte, détachée, comme un rêve lucide. Elle perçoit la foule sans jamais s'y perdre, une ligne d'horizon au-delà de laquelle personne ne pourra l'atteindre.

Les vitrines se succèdent, anonymes elles aussi, renvoyant son reflet flou, presque irréel. Elle s'y voit, une ombre mouvante, un éclat de lumière parmi les silhouettes grises. Elle sourit à ce reflet sans lui appartenir, laissant derrière

sur le rivage...

elle une empreinte légère, un frisson dans l'air. Les passants, eux, n'auront que ce souvenir fugace, l'impression d'une liberté entrevue, incomprise, perdue aussitôt. Elle, elle continue de marcher, portée par un rythme qui lui est propre, un battement intérieur qui lui murmure qu'elle est tout, sauf à saisir.

Le crépuscule s'étire sur la ville, et dans cette lumière déclinante, elle disparaît peu à peu, se fond dans le paysage, infusant la rue de sa simple présence, comme une note suspendue dans l'air. Les regards glissent et s'effacent, s'éteignent comme des feux dans la nuit. Elle est déjà loin, emportant avec elle son monde intérieur, intact et inviolable, traçant sa route dans l'immensité silencieuse de l'oubli.

Une cage de silence



Tu ne dors plus. La fumée s'élève autour de toi, filigrane d'insomnie, et dans tes yeux se nichent les éclats d'une douleur nue. Te voilà, égarée, comme un chat sans refuge, tombé d'une liste oubliée. Les murs t'enserrent, lourds comme une cage de silence, de pierre et de métal glacé.

D'un côté, il y a le jour, là où les rires résonnent et où la vie se déploie sans cesse ; de l'autre, l'immobilité brute, cet entrelacs de grilles et de verrous qui verrouillent tes pensées. Chaque ombre allongée sur le sol semble une fracture de solitude, un fragment de toi laissé là, prêt à s'effriter sous le poids de l'oubli.

Dans un coin de nuit, un mince rayon de lune trace le contour d'un visage cher, l'image lointaine d'un être aimé,

sur le rivage...

entravé comme un animal blessé. Il parle sans mots, dans une langue de regards qui résistent, de silences qui brûlent.

Petite sœur, je t'en conjure, reste avec moi, ne cède pas à ce gouffre qui tente de t'attirer. Ils t'ont posée là, enfermant autour de toi leur froid, leur absence, leurs barreaux. Petite sœur, ne te laisse pas emporter, ne laisse pas la noirceur engloutir tes rêves.

Alors, laisse-moi te prêter mes mots, un souffle de tendresse pour réchauffer ton âme. Toi, ma moitié, perdue dans le repli de cette nuit, je rejette avec toi les grilles, les portes fermées, toutes ces cages d'oubli qui nient l'âme. Je suis ici, éveillé, sans sommeil, en prière de mots qui forment un refuge, un poème fait d'amour et de lumière.

Pour tous ceux que l'on réduit au silence, que l'on abandonne aux recoins de l'ombre, moi, je te promets un ailleurs où le jour brille sans faille, où les rêves n'ont plus de chaînes.

Petite sœur, laisse-toi porter par cette promesse. Je veille, et je serai là, quand l'aube enfin dissipera les ombres et t'ouvrira le chemin vers la liberté.

Un gouffre intime



Ils la voient passer dans les rues, silhouette gracieuse, l'air absent, presque rêveur. Les hommes se retournent, fascinés par cette beauté tranquille, cette présence silencieuse qui glisse au-dessus des pavés. Ils voient une jeune femme épanouie, artiste qui commence à faire parler d'elle dans les galeries de la capitale, ses tableaux exhalant une profondeur rare, un charme secret que nul regard ne saurait saisir. Pour eux, elle incarne le mystère féminin : belle, talentueuse, inaccessible, une femme forte et indépendante, sans failles.

Mais en elle, une voix murmure, celle de l'enfant blessée, de la petite fille fragile qu'elle n'a jamais vraiment quittée. Elle se regarde parfois dans le miroir, peinant à reconnaître celle que les autres admirent. Elle est encore

sur le rivage...

cette enfant étrange et silencieuse, réfugiée dans les rêves pour fuir une réalité qui la rejetait. Derrière chaque sourire esquissé pour masquer ses doutes, elle entend les moqueries anciennes résonner, les rires cruels qui disaient qu'elle n'était rien, qu'elle ne serait jamais rien.

Les gens voient une artiste inspirée, mais elle, elle ressent chaque jour le poids de ses incertitudes. Ses toiles, où elle dépose ses émotions, ses visions d'un monde entre lumière et ombre, sont autant de tentatives pour apprivoiser le vide qui la hante. Elle a beau parer ses œuvres de couleurs, de nuances délicates, elle sait que chaque tableau est un fragment de la petite fille blessée, un éclat de sa vulnérabilité exposé aux yeux du monde.

Les compliments glissent sur elle comme une pluie froide. On lui parle de son « aura », de sa « présence », de cette « force tranquille » qu'elle dégage, mais elle n'y croit qu'à moitié, toujours hantée par l'idée d'être un imposteur. Elle sait que les autres voient en elle un idéal qui n'a jamais existé. Derrière la façade de la jeune femme sereine et accomplie, il y a cette tension discrète, ce gouffre intime qu'elle garde en silence. Ils ignorent la fatigue de devoir se tenir droite, masquer ses failles, dompter chaque jour les ombres qui viennent effleurer son cœur.

Et pourtant, c'est dans ce décalage, cette fracture invisible entre ce qu'elle montre et ce qu'elle ressent, que son art prend racine. Comme une fleur éclore dans le creux d'une

Catherine Andrieu

faille, ses œuvres naissent de cet espace vulnérable, de cet entre-deux où elle danse, funambule. Les passants ne savent rien de cela. Ils voient une jeune femme qui a su transformer ses blessures en beauté, mais elle, elle sait que chaque trait, chaque couleur, n'est qu'une tentative d'appivoiser son propre vide, d'essayer de combler cet abîme qui, sans cesse, murmure en elle.

sur le rivage...

Sur un air de Léo Ferré



On voyait les chevaux de la mer foncer contre les rochers, puissants, indomptés, les flancs musculeux battant le rythme d'une force éternelle. Leurs crinières jaillissaient en éclats d'écume, éparpillés en nuées scintillantes sous le ciel gris. On aurait dit qu'ils voulaient déchirer le monde, se libérer de quelque prison invisible, que leur course sauvage portait les murmures de toutes les vagues, l'appel des tempêtes, le cri des amours perdus. Là, au bord de l'eau, le casino désert dressait ses murs vides, abritant les ombres fanées des rires et des danses d'antan, les souvenirs abandonnés de ceux qui avaient traversé ses nuits.

Elle était là, la barmaid, avec ses dix-huit printemps éclatants, ses yeux en amande qui semblaient tout

absorber, ses rêves, peut-être des secrets encore endormis. Ni tout à fait gris, ni vraiment verts, ses yeux tenaient quelque chose du mystère des vagues elles-mêmes, un scintillement hésitant, comme une promesse qui n'avait pas encore décidé si elle éclorait en bonheur ou en mélancolie. Moi, vieux comme le vent d'hiver, fatigué comme une chanson trop entendue, j'étais resté là, cloué par cet éclat de jeunesse qu'elle portait malgré elle, par ce printemps éclatant qui me rappelait que le mien s'était effrité depuis longtemps. Elle avait cette beauté, imprécise, indéfinie, comme un éclat de lune en plein jour, et je me suis laissé happer, le cœur alourdi d'années, dans l'éclat de ses yeux, comme on plonge dans une fontaine pour retrouver un reflet oublié.

La pluie est tombée alors, douce et lente, une bruine qui s'étirait comme un chagrin discret sur les pavés de la ville. Elle glissait le long des toits, s'insinuait dans les ruelles étroites, murmurait contre les carreaux des fenêtres comme une vieille chanson que personne n'écoutait plus. C'était une pluie qui ne lavait rien, une pluie qui n'effaçait ni la poussière ni les regrets ; elle les réveillait au contraire, les ramenait à la surface avec la tendre cruauté des souvenirs. Elle semblait nous demander à chaque goutte si cela en valait la peine, cette vie étirée entre l'espoir et l'abandon, entre la course des chevaux et l'écho des pas solitaires sur les quais.

sur le rivage...

Alors, au milieu de ce silence mouillé, cette question, comme une brûlure douce dans l'air humide : est-ce que ça vaut le coup, de vivre sa vie ? Et la réponse restait suspendue, comme la pluie, comme ce regard d'amande, entre le désir de plonger et la peur d'y sombrer.

Sortilège



Deux silhouettes se glissent dans l'épaisseur de la nuit sans lune, deux ombres entrelacées, comme une prophétie prête à s'accomplir sous un ciel éteint. Les étoiles se taisent, témoins impassibles de ce rite qu'elle a préparé avec soin, une danse noire qu'il est encore trop naïf pour comprendre. Elle le tient par la main, ferme mais douce, ses doigts s'enroulant autour des siens comme une liane inéluctable, ses lèvres chuchotant les mots anciens, un murmure presque chanté, qui s'envole à peine entre les arbres noirs et leurs ombres étirées. Ses yeux luisent d'un éclat ardent, vibrant d'une étrange certitude.

Elle lui murmure : « Jure que tu m'aimes, jure-le trois fois. » Il sourit, pense que c'est un jeu, et la rassure d'un regard distrait. « Je te le jure », souffle-t-il, croyant sentir un

sur le rivage...

frisson d'amusement. Puis elle insiste, sa voix plus grave, plus profonde, « Jure encore. » Il hésite, la trouve étrange mais l'envie de plaire l'emporte, il prononce à nouveau le serment. Une troisième fois, alors qu'il commence à rire doucement, elle le fixe, ses yeux si noirs qu'ils paraissent dévorer les ténèbres elles-mêmes, et il répète les mots qui soudain s'enfoncent en lui comme une racine.

Il se redresse, un frisson lui parcourt la nuque. Les mots qu'il vient de répéter, la formule s'enroule autour de lui, invisible et brûlante, et il comprend – il est pris, elle l'a lié à elle. Ce n'était pas un jeu mais une promesse scellée par un sort, et à cet instant, tout son être lui échappe, glisse d'entre ses mains, et la vie elle-même semble s'éloigner de lui. La nuit autour d'eux s'épaissit encore, les ombres des arbres se fondent en d'immenses halos noirs, comme un écran de fumée qui ne lui laisse plus d'échappatoire.

Elle le contemple, victorieuse et aimante, prête à s'enfermer dans l'éternité avec lui. Mais lui, la peur lui vrille l'esprit, car il pense à une autre, celle qu'il aime en silence. Il devine que ce lien est indestructible, que jamais plus il ne pourra rejoindre celle pour qui son cœur bat réellement. Alors, l'ombre d'une résolution désespérée se dessine dans son regard. Il décide d'échapper à cette emprise, de lui échapper elle, même au prix de sa propre vie.

Sans un mot, il se détourne d'elle et s'avance vers le lac noirci, la surface aussi lisse que du verre glacé. Il sait ce qu'il doit faire pour échapper à cette formule, à l'étreinte d'un amour qu'il ne veut ni ne peut rendre. Le frisson de l'eau lui mord la peau alors qu'il s'y enfonce, sa respiration se brisant dans la morsure froide. Son corps flotte un instant, puis s'abandonne au courant, se laisse aller, ses cheveux s'étirant comme des algues agitées par une brise nocturne. Lentement, il s'efface, un dernier soupir comme un murmure de renoncement, tandis que les étoiles, enfin, l'absorbent dans leur éternel silence.

sur le rivage...

Ecorchés



A la mémoire de Jean-Marie

Tu m'as tendu la main au bord du vide, ce gouffre muet où je tombais sans un cri, sans un souffle, une nuit sans fin. Toi, l'enfant des ombres, tu portais tes abysses comme une cape trop large, roi fragile d'un royaume éphémère, séduisant et théâtral, sous les lumières froides de l'université. Là, tu m'as donné ce que personne d'autre n'osait m'offrir : une tendresse nue, une attention pleine et entière. J'en avais besoin comme on a besoin d'air après une plongée trop profonde.

Nous étions jeunes, brûlants de trop vivre, alors nous avons dérivé ensemble, inséparables, amants sans étreinte

mais liés comme des étoiles binaires. Je t'aimais, tu m'aimais, et l'univers semblait incapable de nous contenir. Mais il y avait cet autre amour qui m'attachait ailleurs, une chaîne que je n'arrivais pas à briser. Alors nous avons choisi l'excès, la démesure : des nuits d'ivresse où le rire et les larmes se mêlaient, où l'alcool coulait comme un remède à nos brûlures invisibles. Indochine accompagnait nos errances, une prière murmurée aux instants fragiles. Nous ne faisons pas l'amour, mais nos voix, nos rires, nos cris éclataient sous les étoiles, déchirant le silence, hurlant nos rêves et nos blessures au vent.

Puis Paris est venue, avec ses lumières cruelles et ses avenues froides. Je suis partie, emportant avec moi des fragments de nous, et toi, tu es resté, noyant tes jours dans des excès qui n'avaient plus besoin de prétexte. Tu t'es marié, comme pour te sauver d'une chute que tu savais inévitable. Moi, je me suis perdue dans une folie que je portais déjà, une tempête intérieure qui a tout dévasté.

Et aujourd'hui, tu n'es plus. Ils disent que ton enfance t'a tué, mais moi, je sais. Tu es mort de trop aimer, de trop ressentir, de ne jamais savoir comment guérir. Pourtant, dans cette fragile éternité où nos âmes se sont croisées, tu m'as sauvée. Et même dans le silence où tu reposes désormais, ton nom continue de résonner en moi, léger et immortel.

___oOo___

sur le rivage...